

J'ai vu...

LA
SECONDE BATAILLE
DE
LA MARNE



GOURAUD



MANGIN



DEGOUTTES



DE MITRY



BERTHELOT

LES GLORIEUX
LIEUTENANTS
DE FOCH
DE PÉTAÏN
ET DE FAYOLLE

FOP. 47

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

LE PÈLERIN DE GASCogne, par CHARLES DERENNES. — (Un volume in-16. Prix net : 4 fr. 50. — L'Édition Française Illustrée, Paris.)

Le titre de cet ouvrage indique la qualité de celui qui l'écrivit. L'auteur de *La Petite Fauvesse* et de tant d'autres livres d'une sensibilité chatoyante, aux reflets multiples, promène son lecteur fortuné à travers les paysages élégants et nobles du pays landais. On respire dans de belles auberges et le long de grandes routes, au gré de la fantaisie du plus artiste de tous les écrivains, l'indéfinissable odeur de la mer, des pins et du soleil sur les toits des maisons arides et nues. Au milieu de ce décor simple et de grand style les personnages de Charles Derennes évoluent avec un rare bonheur de composition. Chacun d'eux conte son histoire, selon les grandes traditions littéraires de la langue d'oc; les types les plus profondément humains créés par l'imagination et l'observation des conteurs populaires se fixent sous la plume de l'auteur baigné dans la lumière de son pays.

Tour à tour malicieux, satirique et tendre à la manière de Charles Derennes, ce livre change de page en page, de même que la vie se transforme au gré de sa fantaisie. Je voudrais pouvoir citer quelques lignes remarquables sur le patois de fortune que beaucoup de romanciers imposent à leurs paysans. Il faudrait également citer tout le chapitre où le maître de l'auto verte décrit la route qui, pour être moins tumultueuse que celle de Simla, où le petit Kim cherchait son destin avec le lama de Peschawar, offre cependant avec bonne humeur les mille et une variations de sa faune et de son humanité.

J'ai suivi cette route, que j'imagine, pour avoir lu le livre de Charles Derennes et j'ai goûté dans la vieille auberge, tandis que « pépé Cupète » contaît, le miel des souvenirs d'une époque déjà ancienne où j'aimais Bayonne d'amour comme un adolescent aime la première femme qu'il a choisie.

FUMÉES DANS LA CAMPAGNE, par EDMOND JALOUX. — (Un volume in-16. — Renaissance du Livre.)

J'ai pour les vies imaginaires le plus profond respect, car l'aventure n'est pas dans ce qu'il est convenu d'appeler l'action d'un roman mais plutôt dans l'atmosphère que l'auteur sait créer. Presque toujours un roman d'aventures ainsi conçu est déprimant, comme toutes les choses réellement belles. Et le livre de M. Edmond Jaloux est adorablement déprimant, parce que, dans une langue parfaite, l'auteur nous conduit vers la plus douloureuse des déceptions : une promenade dans une ville où l'on a vécu très jeune. Pour mon goût, je ne saurais jamais trop couvrir de fleurs de tels livres.

CLAUDE LE PETIT, par FRÉDÉRIC LACHÈVRE. — (Tirage limité.)

En écrivant la vie de Claude le Petit, M. Frédéric Lachèvre a réuni les éléments d'un merveilleux livre pour les esprits inquiets. Le sonnet adressé à Chausson, « ce coquin à la tête frisée », qui venait d'expirer sur le bûcher, est à lui seul la clef de l'histoire à écrire. Claude Le Petit mourut également sur le bûcher à l'âge de vingt et un ans. Il avait le talent le plus vif, un goût juvénile pour les extravagances et quelques points communs avec Arthur Rimbaud dans la façon d'aborder la vie. Il faut savoir gré à M. Frédéric Lachèvre d'avoir écrit ces pages un peu douloureuses sur le plus étrange et le plus émouvant des libertins et d'avoir laissé entrevoir qu'on ne pénètre pas impunément dans le mystère des Cabinets satiriques... de ce temps.

LE BON GROS SAINT-AMANT, par PIERRE VARENNES. — (Tirage limité.)

C'est également un roman d'aventures, mais d'une saveur moins amère et surtout moins

équivoque, que la vie du « bon gros » Saint-Amant qui connut les lointains voyages, les airs de fifre rythmant la marche des galères pour se complaire par la suite dans l'intimité des cabarets. M. Pierre Varennes, en écrivant ce joli livre, sut honorer le grand poète rouennais avec une parfaite élégance. Je connais à Rouen des cabarets où la présence de Saint-Amant me serait aisément familière. Ou plus exactement, Saint-Amant vivait encore quand j'ai bu moi-même dans ces cabarets dont quelques-uns champêtres au bord de la Seine. Car c'est l'humeur de cette belle race normande que de perpétuer le souvenir des morts dans les œuvres des vivants. MM. Pierre



CHARLES DERENNES

dont le dernier livre, *Le Pèlerin de Gascogne*, est un petit chef-d'œuvre de sensibilité et de tendre fantaisie.

Varennes, Charles-Théophile Féret et Fernand Fleuret le savent bien qui écrivirent des livres dédiés à cette élégance de penser !

L'ESCADRILLE DES ÉPÉVRIERS, par CHARLES DELACOMMUNE. — (Un volume in-16. — Plon, éditeur.)

Ce livre du sous-lieutenant aviateur Charles Delacommune est un des ouvrages les plus vivants qui furent écrits sur l'aviation. C'est un livre de belle humeur et d'héroïsme à la manière française.

Nancy, la Somme, la Champagne, Verdun marquent les étapes de l'auteur à travers la guerre. Les détails techniques n'encombrent pas le récit qui garde d'un bout à l'autre le charme d'un roman d'action d'une émouvante sincérité.

DOUZE AVENTURES SENTIMENTALES, par FRÉDÉRIC BOUTET. — (Un volume in-16. — Flammarion.)

On peut imaginer que M. Frédéric Boutet est un subtil dessinateur et enlumineur japonais dont il a la sensibilité et l'observation précises. Il sait également graver ses impressions à sa manière qui atteint la perfection. Les douze aventures sentimentales sont douze petits romans d'un dessin extrêmement pur et, comme dans les estampes du vieil Outamaro, les fleurs, les filles et les hommes de Frédéric Boutet vivent avec une furieuse et mélancolique envie de vivre. C'est la fortune des écrivains de race que de rompre, dans l'esprit du lecteur, le cadre qu'ils se sont fixé.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à : LE COLPORTEUR, Rédaction de J'ai vu, 30, rue de Provence, Paris.

L'ART ET LA GUERRE, par PELADAN. — (Un volume in-16. — E. de Boccard, éditeur.)

C'est un recueil des articles de Peladan qui fut un écrivain d'art et un critique d'art remarquable. Les chapitres sur la guerre et ses expressions artistiques contiennent des pages d'anthologie d'une pureté et d'une élévation de pensée véritablement d'un grand littérateur. Quelques pages sur l'art et la guerre sont destinées plus spécialement à honorer la mémoire des artistes français tombés en combattant les ennemis.

POUR CEUX DE VERDUN, POUR CEUX DE LA MARNE

Les événements actuels remettent en honneur les exploits de « ceux de Verdun » et aussi de « ceux des héros de la Marne, » noms jumeaux à tout jamais glorieux.

C'est pour conserver à l'intention de leurs défenseurs, de leurs familles et de leurs descendants, la « vision réelle » de ces lieux héroïques que des éditeurs avisés, avec l'autorisation du grand quartier général français, ont chargé cet artiste photographe réputé dans le monde entier qu'est M. Gervais-Courtellemont de photographier en couleurs ces grands champs de bataille.

Il a fallu à l'artiste de longs mois de patientes recherches, d'acharné labeur, pour réaliser un tour de force qui n'allait pas sans fatigue ni sans quelque danger. Le succès a couronné ses efforts; la reproduction faite de ces plaques autochromes est merveilleuse d'édition et les deux albums *Les Champs de Bataille de la Marne* et *Les Champs de Bataille de Verdun* rendent, avec une fidélité qui tient véritablement du prodige — saisis dans leurs exactes tonalités et dans leur véritable aspect du lendemain de la lutte, — tous ces endroits dont l'Histoire conservera pieusement le nom. Leurs défenseurs contempleront avec quelque émotion ces images des lieux témoins de leur grande vaillance et ce sera leur légitime fierté de pouvoir dire : « J'étais là ! »

Deux splendides volumes grand in-4°, riche reliure de bibliothèque :

Les Champs de Bataille de la Marne, 300 reproductions en couleurs. Prix net : 16 fr. — *Les Champs de Bataille de Verdun*, 80 reproductions en couleurs. Prix net : 10 fr. L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

DOIT PAYER QUI PEUT (Loi sur les loyers), par ADRIEN PEYTEL. — (Un volume in-16. Prix : 2 francs. — L'Édition Française Illustrée, Paris.)

Les locataires qui ne peuvent payer leurs loyers, les locataires mobilisés, les familles de ceux qui sont morts pour la France, doivent connaître leurs droits à des exonérations, à des diminutions, à des prorogations.

Les femmes et les enfants des disparus, ceux qui n'ont pu habiter les maisons ou les appartements qu'ils avaient loués, et tous ceux dont la situation a été modifiée par la guerre, doivent savoir comment ils peuvent se libérer à l'égard de leurs propriétaires et les formalités qu'ils ont à remplir pour bénéficier de la loi nouvelle.

Et les propriétaires eux-mêmes, qui ont des immeubles occupés par des locataires qui peuvent payer, doivent se renseigner sur les moyens d'exercer leurs droits.

Tous les cas qui se présentent, tant pour les locataires que pour les propriétaires, sont exposés simplement et clairement dans : *Doit payer qui peut*, par Adrien Peytel, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

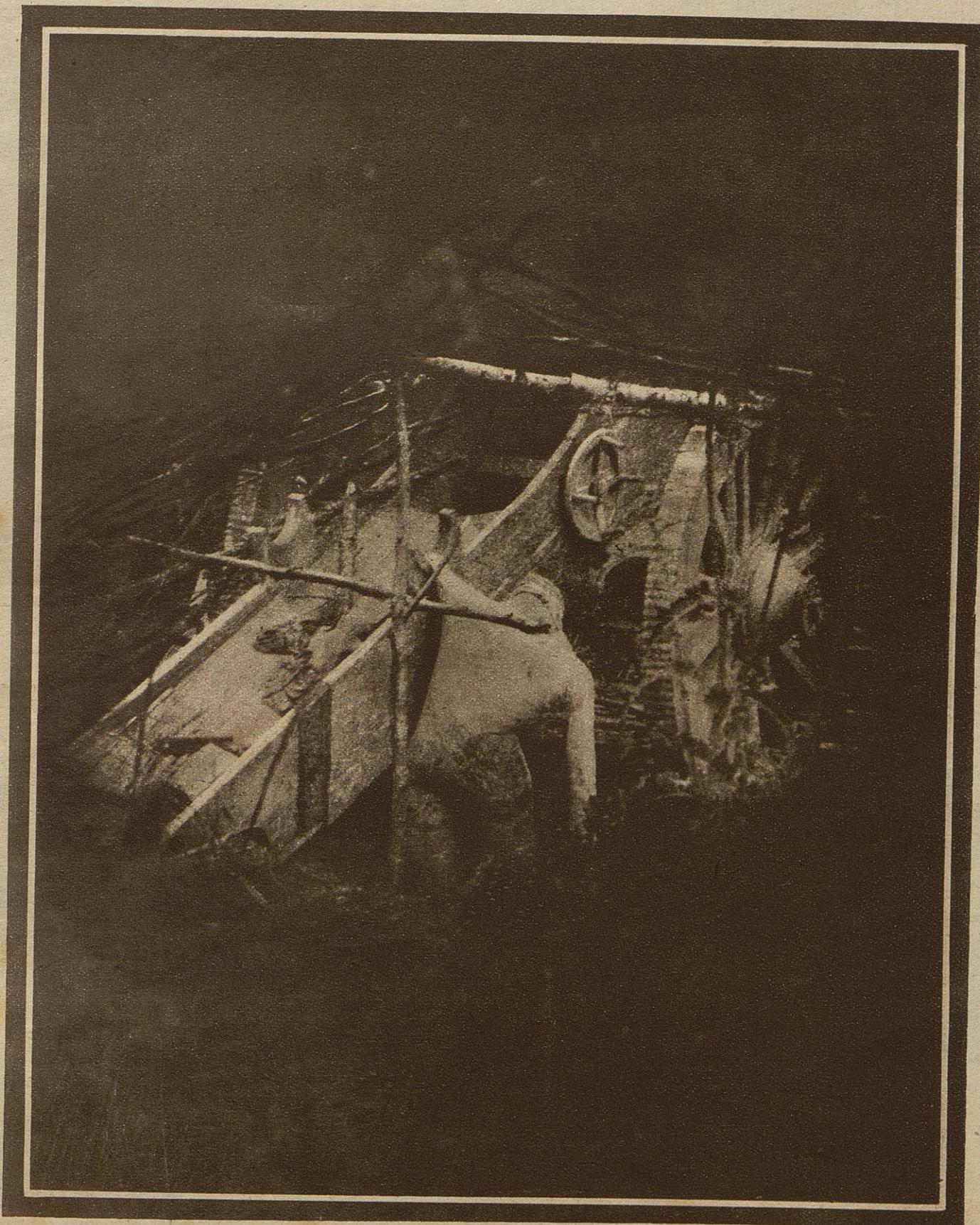
Alan Seeger, le poète de la légion étrangère (PAYOT). — *Les Américains pour la France* par Louis Lumet (E. DE BOCCARD). — *L'Allemagne au-dessus de tout*, par Arthur Chuquet (E. DE BOCCARD). — *Hommes de chevaux* par Robert Dieudonné (L'ŒUVRE). — *Par les Chemins japonais*, par Fr. de Tessan (PLON-NOURRI).

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



L'EXPLOSION D'UN OBUS ACCROCHE UN CADAVRE ALLEMAND A UN CANON
(Cliché pris après le recul des Allemands qui suivit notre contre-attaque, au sud de l'Aisne.)

"CE SONT LES MARSOUINS! ON NE PASSE PAS!"

(COMBATS AUTOUR DE LA POMPELLE)

QU'EST-CE que le fort de la Pompelle? C'est une des plus sûres défenses de Reims, au sud-est de la ville. Aujourd'hui ses fossés ne sont plus qu'un amas d'éboulements et ses bastions n'ont rien qui rappelle la vigoureuse élégance de leurs lignes. Cependant, les marsouins ont travaillé à en faire une véritable forteresse moderne, toute de souterrains et de parapets bien compris, et là, vivant leur vie terrible de troupes héroïques, ils « tiennent ». Ils savent que cet ouvrage, qu'on veut encore honorer du nom de « fort », est une des clés de la ville sacrée et de la route de l'envahisseur. On le leur a confié, et ils veulent le défendre jusqu'au dernier, s'il le faut. Cette poignée d'hommes s'est accrochée au terrain dans un dédale chaotique qui veut encore pompeusement se nommer : bastions. Des soldats d'une solidité bien éprouvée se tiennent dans des galeries sombres et humides, dont la clairvoyance d'un chef a rendu l'air respirable avec des ventilateurs. Et ces hommes sont là, pendant douze jours et douze nuits, l'œil des vedettes scrutant sans cesse l'horizon, l'oreille de tous attentive aux moindres bruits. Ils savent que l'ennemi veut le fort ». A trois reprises il a même essayé d'y « mettre le prix ». Ils attendent, avec une opiniâtreté inébranlable, la bataille, la relève ou la mort.

TROIS FOIS L'ENNEMI PÉNÈTRE DANS LE FORT ET TROIS FOIS IL EN EST CHASSÉ

Les récentes ruées subies en un court espace de temps n'ont pas ébranlé une telle volonté. Pendant l'action, tout disparaissait dans les flammes et la fumée, et ceux qui, de la montagne de Reims, pouvaient assister à ce spectacle, se demandaient pendant des heures si tout l'ouvrage que la Vesle sépare du reste des



LE GÉNÉRAL MANGIN S'ENTRETIENT AVEC DES SÉNÉGALAIS QUI PARTICIPÈRENT A L'HÉROÏQUE DÉFENSE DU FORT.

hommes n'allait pas sauter d'un moment à l'autre.

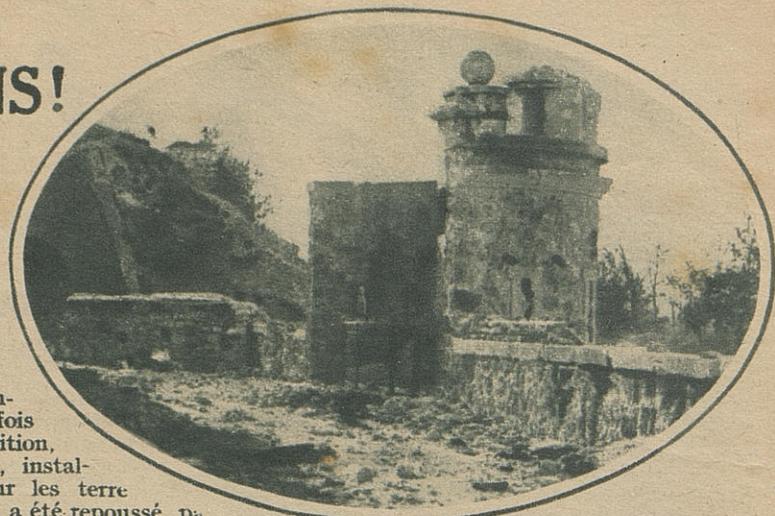
Au cours des trois dernières attaques, l'ennemi a réussi chaque fois à pénétrer dans la position, par les ailes, l'encerclant, installant ses mitrailleuses sur les terre pleins. Les trois fois il en a été repoussé par nous, tandis que la petite garnison, enfermée dans le fort, refusant de se rendre, permettait à nos contre-attaques de se déclencher et se tenait prête, en cas extrême, à faire sauter les galeries, s'abîmant avec l'ennemi sous les mêmes décombres.

La dernière réaction opposée à l'ennemi, le 18 juin, a été menée par le colonel X..., un de ces extraordinaires meneurs d'hommes pour qui le dernier des subordonnés se ferait tuer avec la conscience d'accomplir le plus simple des devoirs. Il faut de tels chefs pour de telles défenses. Le combat du 18 juin était attendu. Il n'en fut pas moins dur. Depuis plusieurs jours, les observateurs du régiment signalaient des travaux nouveaux ou de réfection dans les tranchées et les boyaux ennemis. De plus, l'ennemi, dans le « bois en triangle », et dans la « tranchée du Danube », en face, marquait une activité singulière dont le sens offensif n'échappait pas aux nôtres. Vers le soir, un bombardement d'obus toxiques fort nourri était déclenché par les Allemands sur nos batteries et nos arrières. La destruction de nos premières lignes de défense suivait aussitôt, par des obus et des minnhewerfer de tous calibres, avec des feux concentrés jusqu'à tous les ouvrages à l'est de la Pompelle.

Les « stosstruppen » attaquaient violemment le saillant du Petit-Bois. Mais une seule section de marsouins arrêta à la grenade deux compagnies des troupes d'assaut adverses. Celles-ci s'infiltrèrent vers nos ouvrages.

L'ouvrage du « Caucase », à l'est, occupé par une de nos sections, est tellement enveloppé que le commandant du bataillon le croit perdu et envoie des troupes fraîches pour reprendre la position où la malheureuse section de garnison était sans doute écrasée. Il n'en était rien. L'ouvrage « tient » toujours, sous le commandement du sous-lieutenant Delaforge, malgré le bombardement intense.

Un sous-officier héroïque, l'adjudant Huet, avait franchi le canal sur une des passerelles, poursuivi par l'ennemi. Le caporal Dechaux, du génie, chargé de faire sauter la passerelle, fait ouvrir le feu par ses deux hommes, tue un ennemi et, se sentant sur le point d'être bousculé, met le feu à la mine et fait sau-



INTÉRIEUR DU FORT DE LA POMPELLE (L'ENTRÉE ET LE PONT-LEVIS FAISANT FACE A REIMS.)

ter la passerelle. A ce moment, au petit jour, nos hommes, bien secondés par l'artillerie, partent des deux ailes. Leur mission fut complètement réalisée et nous donna des prisonniers. Déjà le lieutenant-colonel ... avait ramené ses hommes. Donnant l'exemple, il avait saisi des grenades, et, se portant sur les bastions sud du fort, avait attaqué à la tête de ses grenadiers électrisés.

Le fort était sauvé pour la troisième fois. L'ennemi se retirait, abandonnant nombre de fusils, et des mitrailleuses qu'il avait déjà placées. La garnison, enfermée dans les souterrains, avait bien escompté le temps nécessaire à notre rude contre-offensive, et son chef, le capitaine ..., avait fait sauter les issues les plus favorables à l'envahissement de l'ennemi, décidant ainsi de mourir avec tous ses hommes, ou d'attendre la libération. Il restait à nous 11 prisonniers, dont 2 officiers, 18 mitrailleuses lourdes et légères, plus de cent fusils, des équipements et des munitions en grand nombre et 3 chars d'assaut qui avaient traversé la route nationale de Châlons.

TOUS DES " AS ! "

L'aspirant Pomiès, fils d'un procureur de la République, avait crié au cours du combat : « Halte-là ! les Boches ! Ce sont les marsouins ici ! On ne passe pas ! » La suite de l'action lui a donné raison. Ses compagnons de lutte l'égalèrent en bravoure extrême. Le lieutenant Boillot, bouleversé par un éclatement, retournait à son poste après plusieurs heures de commotion, refusant tout soin. Le soldat Lecorre, blessé grièvement à la tête, répondait au major qui voulait l'évacuer : « Non ! Je suis Breton, je ne cède pas ! » Et il ajoutait mélancoliquement : « J'étais venu dans cette compagnie pour me distinguer... Rien à faire, ce sont tous des as. »

Le fort de la Pompelle est resté entre nos mains. Les poilus qui sont entassés dans les dortoirs souterrains, comme des voyageurs pauvres à fond de cale, ne le lâcheront pas facilement. Ils sont fiers de leur division, dont le major-général Campbell, commandant une division britannique, le lendemain de l'attaque du 1^{er} juin, exaltait l'héroïsme dans un ordre du jour où il affirmait « qu'il ne peut rien exister de plus merveilleux que l'esprit combatif de cette division ».

Le général qui les commandait proclamait avec raison que : *Appelés à l'honneur d'arrêter devant Reims la brutale offensive dont l'ennemi attendait la victoire décisive et peut-être la cessation des hostilités, la ... division, à peine remise de ses glorieuses blessures d'avril, vient d'accomplir cette tâche en affirmant, d'une manière plus éclatante que jamais, ses traditionnelles qualités de vaillance et d'énergie.*

Il est possible de prévoir que, malgré l'obstination de l'ennemi, le fort de la Pompelle ne connaîtra pas le sort de celui de Vaux. Le colonel commandant le ... colonial, le 1^{er} juin, disait à ses troupes : « Notre devoir envers nos chefs, envers le pays nous commande impérieusement de conserver la Pompelle. Il faut que le jour où ce nom figurera sur notre drapeau, nous puissions dire avec orgueil : « Oui ! là, l'Allemand n'a pas pu passer ! »

J'ai vu

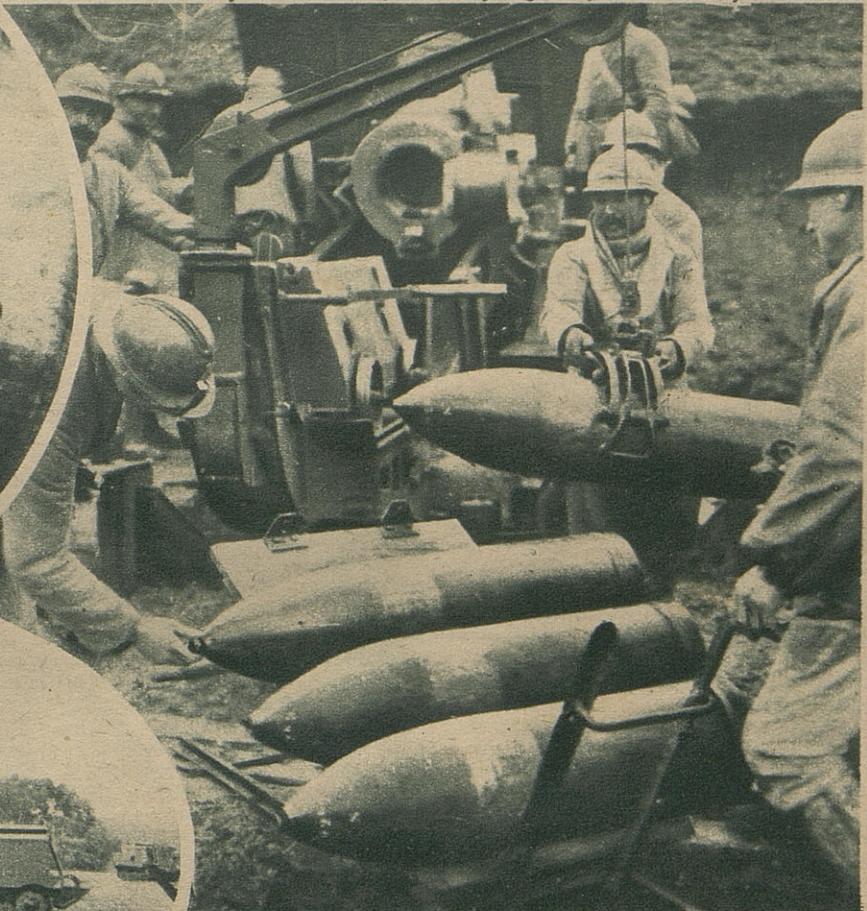
DANS LE SILLAGE DES TANKS



Grenadiers français débusquant des feldgrau, près d'Ambleny.



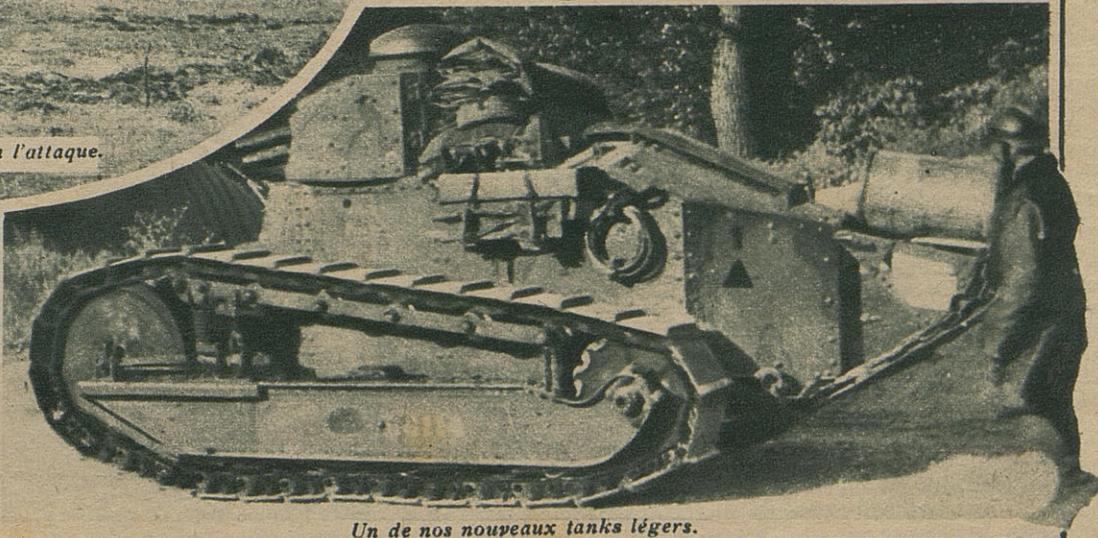
Mitrailleurs montant en renfort.



En batterie devant Chaudun.



Chars d'ass ut allant à l'attaque.



Un de nos nouveaux tanks légers.

Sur un front sinueux de 45 kilomètres, de Fontenoy-sur-l'Aisne, à Château-Thierry, l'armée Mangin, d'un seul bond, se rua sur l'ennemi. Aussitôt l'attaque déclenchée, le 18 juillet, à 4 heures 40 du matin, alors que les Allemands se heurtaient en vain au mur de l'armée Gouraud, nos fantassins avancèrent impétueusement accompagnés par des centaines de tanks. 20 000 prisonniers, plus de 400 canons, des milliers de mitrailleuses, tels furent les premiers résultats de notre contre-offensive victorieuse ordonnée par le grand chef qu'est le généralissime Foch.



— Vous m'avez encore volé tout mon papier pour faire des cigarettes! (Dessin de Poulbot.)



PATROUILLE DE FUMEURS. — Quatre hommes et pas de caporal! (Dessin de Métivet.)



— Tu fumes beaucoup moins...
— Monsieur, faut bien que j'envoie du tabac à ma marraine. (Dessin de Manfredini.)



ENCORE UNE CRISE. — J'm'en fiche, j'fume que les lacets de cuir. (Dessin de Poulbot.)

VARIATIONS SUR LE TABAC

En 1785, le tabac rapportait 32 millions de livres à l'Etat; mais la Révolution supprima le privilège exclusif. Le monopole était rétabli par un décret impérial en 1800, et, en 1816, le tabac rapportait au fisc 53 millions, 400 millions en 1896 et plus de 500 millions en 1914. Au total, depuis un siècle, le tabac a fait entrer dans les caisses publiques un bénéfice de 17 milliards! C'est un fort joli denier que le vice de la nicotine, ou plutôt l'habitude si naturelle à l'humanité d'entretenir du feu avec sa bouche, a rapporté à la Régie.

Ces chiffres sont donc la preuve anticipée des privations que la carte fera endurer à nos concitoyens et à nos concitoyennes. Car les femmes fument et beaucoup de Françaises ne sortent plus sans leur étui à cigarettes et leur briquet de poche. Les Espagnoles et les Américaines avaient donné l'exemple, les Viennoises avaient suivi et la contagion avait gagné la France. George Sand, on le sait, fumait la cigarette, sans interruption, sauf à table et dans la rue. Et la duchesse de Valençay, née Canrobert, fumait le cigare alors que son mari n'appréciait pas même la cigarette.

Quels sont ceux de nos compatriotes qui auront la force de caractère pour se restreindre? Qui sait si la privation ne sera pas telle pour eux qu'ils n'imiteront pas les Allemands et ne se résigneront pas à fumer des succédanés comme les feuilles de tilleul, de noyer, de poirier? etc.

S'il est quelqu'un qui ne voie aucun inconvénient à la mise en vigueur de la carte de tabac, c'est bien M. Poincaré. Le chef de l'Etat ne fume pas, et ce détail fait, paraît-il, le désespoir des membres du gouvernement quand ils assistent au Conseil des ministres. Le protocole, l'usage et aussi cette considération que le président n'est pas fumeur, tout cela empêche les ministres de fumer pendant les longues séances. Le général Lyautey, quand il faisait partie du cabinet Briand, sortait de la salle dès qu'on abordait des questions n'intéressant pas son département; il faisait un petit tour de promenade dans les couloirs, allumait une cigarette, la fumait rapidement et revenait. Fumeur enragé de cigarettes, M. Aristide Briand n'avait pas la même ressource et devait montrer plus de résignation; sa situation de chef de gouvernement l'attachait à son fauteuil.

Au Parlement, nos honorables sont des fumeurs impénitents pour la plupart. Ils ont d'ailleurs leurs cigares personnels: les « sénateurs » et les « députés » que dame Régie leur abandonne à des prix de faveur. Tous ne sont pas comme Eugène Pelletan qui ne suçait que des cigares à un sou. Nos représentants, en



— Vous revenez du No mans' land?
— Pire, du No maryland. (Dessin de Marcel Arnac.)

AUTREFOIS on fumait surtout « en bas » de l'échelle sociale. Maintenant on fume « en bas » et « en haut ». L'exception n'est plus le « monsieur qui fume » mais « le monsieur qui ne fume pas ». Aussi la carte de tabac qu'on a annoncé comme devant entrer en vigueur aujourd'hui même, qu'elle soit nationale ou municipale, est incontestablement la moins populaire de toutes les restrictions.

Pourtant le Français n'est pas le peuple qui fume le plus. La nation qui consomme le plus de tabac, par tête d'habitant, c'est la Hollande où on ne fume « pas moins de 3 400 grammes par an et par tête. » Le Belge vient ensuite avec 2 817 grammes, puis les citoyens des Etats-Unis, 2 596 gr.; le Cubain, 2 298 gr.; le Suisse, 2 148 gr.; le Danois, 2 121 gr.; l'Argentin, 1 814 gr.; l'Allemand, 1 595 gr.; le Suédois, 1 542 gr.; l'Autrichien, 1 360 gr.; le Français, 1 091 gr.; le Russe, 950 gr.; l'Anglais, 912 gr.; l'Italien, l'Espagnol et le Portugais, 600 gr.

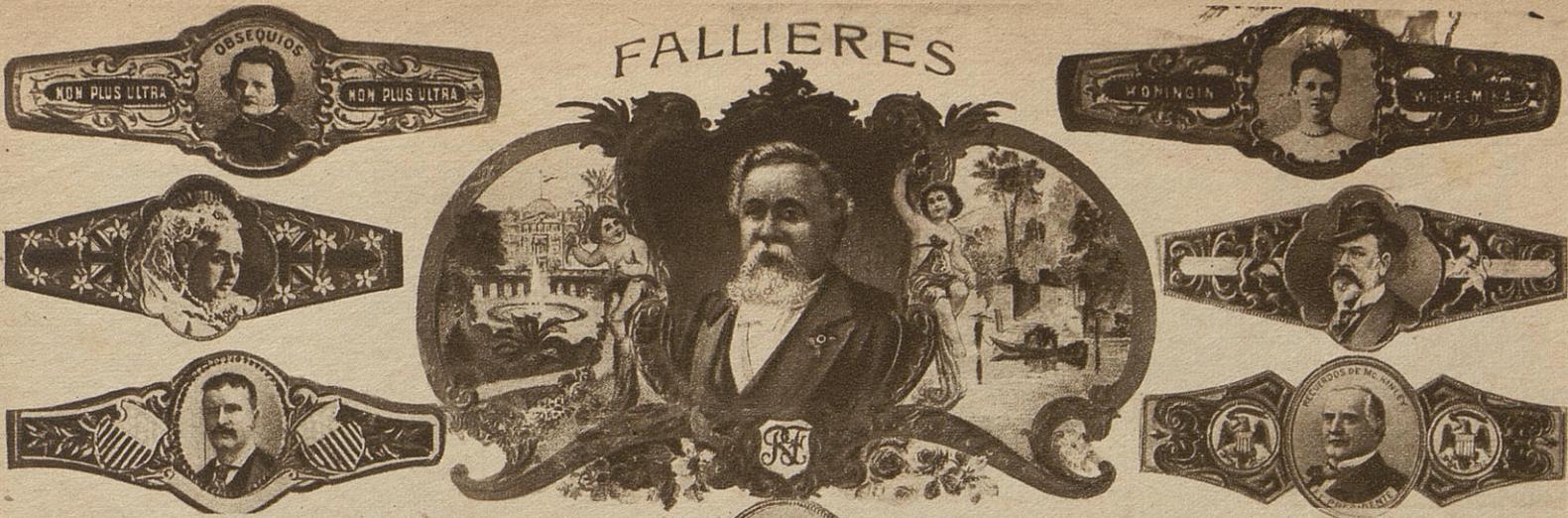
Bien que notre pays soit donc l'un de ceux où l'on fume le moins, la consommation réelle du tabac sous toutes ses formes y dépasse 43 220 000 kilogrammes par an.

Lorsque, vers 1560, l'ambassadeur du roi Henri II rapporta le *petun* brésilien en France, les fumeurs avaient été lents à se décider; mais « l'herbe à Nicot » n'avait pas tardé à conquérir une grande vogue, et les financiers d'Etat ne manquèrent pas d'encourager la nouvelle passion, flairant qu'elle serait à brève échéance très profitable au Trésor. Le 17 novembre 1629, Richelieu établissait un droit de 30 sols par livre de tabac étranger importé en France. C'était le premier impôt frappant les fumeurs. Le 27 septembre 1674, Louis XVI signait le décret fondamental qui a jeté les bases du monopole du tabac en affermant le privilège, au bénéfice de l'Etat, à Jean Breton, moyennant 60 000 livres par an.

général, aiment ce qui est bon! Quelques-uns, surtout à l'extrême-gauche, ne craignent pas d'afficher leur préférence pour la pipe. A la Chambre, les adeptes de la *bouffarde* se réunissent au fumoir et leur leader est M. J.-L. Morin, du Cher, autour duquel se serrent MM. Daniel Vincent et Ferdinand Morin. Dans l'armée, surtout au front, tout le monde fume la pipe ou la cigarette. Fumeur aussi le généralissime Foch. Surtout dans l'action, il fume de nombreux petits cigares qu'il laisse éteindre et qu'il rallume quatre, cinq et six fois: il a fallu lui faire installer un allumeur électrique dans son automobile.

A l'Académie française, le tabac est tenu en honneur par la plupart de nos Immortels. Seul peut-être, M. François de Curel prétend qu'il n'a jamais fumé, ni essayé de fumer. Henri Lavedan fuma la cigarette jusqu'à trente ans, mais il cessa parce que la fumée l'incommodait. Par contre, le maître Anatole France fume la pipe chez lui et la préfère aux plus somptueux cigares. Henri de Régnier a usé de tous les tabacs et de toutes les manières: la pipe, le cigare, la cigarette, le narghilé turc et le kalian de Perse. Dès l'âge de quinze ans, Maurice Donnay consommait cinq ou six cigarettes par mois... dans l'endroit le plus solitaire de son collège; depuis il a continué, mais sans se cacher.

Edmond Rostand daigne regarder comme une distraction la cigarette orientale dont Pierre Loti abuse en Europe, revenant au narghilé dès qu'il se trouve en Orient. Alfred Capus fumait jadis comme un Turc, mais, de même que René Bazin, se contente désormais de la cigarette qui l'amuse; Jean Richepin, lui, fume avec acharnement, s'arrête et recommença avec plus de modération. Question d'âge! Ancien ingénieur des tabacs, Marcel Prévost découvrit, lorsqu'il entra à la manufacture de Tonneins, qu'un bon cigare est vraiment une bonne chose, et Maurice Barrès,



LA VÉRITABLE GLOIRE : LES EFFIGIES SUR LES BAGUES DE CIGARES. — d'être tête de pipe, c'est la marque d'une popularité de bon aloi que propageaient, pour les collectionneurs, les marchands de cigares de Belgique.

fumeur élégant, apprécie particulièrement le parfum d'un pur havane.

Parmi les académisables, Abel Hermant fume tout ; Georges Feydeau arbore de gros cigares trop longs et trop gros qui font beaucoup de fumée ; Edmond Haraucourt déteste la pipe et le cigare, même fumés par les autres, mais allume un grand nombre de cigarettes qu'il jette sans les achever, se considérant lui-même comme un vulgaire « fabricant de mégots », tandis que Francis de Croisset est un grilleur de cigarettes.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes !

« Ils fument donc comme les autres hommes », aurait pu dire Corneille. Le fumeur le plus dilettant parmi les souverains fut incontestablement Edouard VII ; il adorait les excellents havanes qu'on lui fabriquait, et qui mesuraient 22 centimètres sur 5 centimètres de diamètre. Il aimait à en offrir à ses invités ; les boîtes de cigares étiquetées de trois plumes blanches héraldiques étaient très recherchées ; c'était pour les lords un brevet d'amitié irréfutable. Le cigare royal, enveloppé dans un tube en gélatine, revenait à 5 schellings.

George V d'Angleterre a des goûts plus familiers que son père ; il a un faible pour la pipe démocratique en bruyère, mais cependant il ne dédaigne par un cigare doux. L'ex-tsar Nicolas II adore la cigarette fabriquée avec du tabac d'Orient manufacturé pour lui ; mais, s'il vit encore, il est probable que les bolcheviks qui le gardent ne lui laissent passer que du tabac ordinaire dont il peut bourrer la pipe qu'il fumait pendant ses vacances en Danemark. Le roi d'Italie fumait naguère les mauvais cigares traversés par un chaume, ayant la forme d'une queue de rat ; depuis quelques années il fume la cigarette.

On se rappelle que, chaque fois qu'il est venu en



On se rappelle que, chaque fois qu'il est venu en



On reconnaît ici, de bas en haut, à gauche : le musicien Y. Abinscin, la reine Victoria, Roosevelt ; au milieu en couvercle de boîte : M. Fallières, le roi Léopold II, la reine Victoria et Edouard VII, le roi George V, Henri IV, Rembrandt, Pie X, Napoléon ; à droite : la reine Wilhelmine, encore Edouard VII sur ses cigares personnels et le P^r Mac-Kinley.

France, Alphonse XIII avait continuellement la cigarette aux lèvres. C'est à une des visites du souverain espagnol à la manufacture d'Issy-Moulineaux que le public français eut l'apparition des cigarettes *Hildagos* et *Madrilènes*, le directeur de la manufacture ayant remarqué les cigarettes de grand module que le roi offrait à son entourage. Depuis Alphonse XIII a prit goût au cigare ; bien qu'il ait la bouche petite, il fume de véritables mâts de cocagne, des *cuspidores imperialissimos*, ou *strucadores magnificos*, tellement forts que son photographie s'évanouit après la troisième bouffée, un jour qu'il lui en avait offert un pendant une séance de pose.

Le Kaiser rouge a le même fournisseur de cigares que son oncle Edouard VII ; mais les cigares de Guillaume II n'ont que 17 centimètres de longueur et ne coûtent que 150 francs le cent. A Postdam, on doit être plus économe qu'à Buckingham-Palace ! D'autre part, le Kaiser possède une pipe d'apparat dont le fourneau est en porcelaine de Saxe, le couvercle et la monture en or.

Si la reine Mary d'Angleterre est hostile à l'usage du tabac, d'autres souveraines ne témoignent pas la même répugnance et se soucient fort peu de l'étiquette. L'ex-reine Amélie de Portugal adore fumer ; sa mère, la comtesse de Paris, fume le cigare et même la pipe ; l'impératrice-douairière de Russie fume également avec volupté et sa bru, l'ex-tsarine, Alexandra, déguste son thé en brûlant d'odorantes cigarettes. La reine Nathalie de Serbie, la reine de Roumanie fument naturellement des cigarettes orientales.

Ainsi, dans l'univers entier, tout le monde fume avec frénésie. La carte de tabac n'est certes pas aussi rigoureuse que le roi Jacques Stuart qui voulait faire pendre tous les fumeurs ; que le chah de Perse Abbas, qui leur faisait couper les lèvres, que le tsar Michel Fedorovitch, qui les condamnait à mort sous prétexte d'avoir incendié Moscou et que le pape Urbain VIII qui les excommuniait en 1628.

Heureusement qu'un jour viendra où tous les peuples pourront librement fumer le calumet de la paix autour de la table de la Société des Nations.

HENRY COSSIRA



Le jour où, pour quelques heures, va disparaître l'écrêteau désespérant : « Plus de tabac ! Plus de cigarettes ! »

LE RIVAL

Le brigadier Richard Vaufrelle, qui ne voulait pas s'allonger avant la nuit sur la paille de la grange où il logeait dans ce cantonnement, alla boire un verre de vin blanc au cabaret-mercerie-bureau-de-tabac-papeterie-épicerie, etc..., du village.

La salle était pleine de soldats et la fumée des pipes faisait que tous ces hommes avaient l'air de vider des litres dans un brouillard.

On voyait à peine les murs. Il semblait que ces tables vagues étaient dressées dans un champ ouaté de brume.

On s'y habituaient peu à peu ; on finissait par distinguer les rondeurs bleuâtres des casques, des visages, des casiers bourrés de boîtes de conserves et des marchandises les plus diverses.

L'odeur aigre du pinard était souveraine. Des flaques de crachats luisaient sur les dalles de ciment, et tout le monde braillait, jouait aux cartes, buvait, fumait et puait.

Richard Vaufrelle avait le cafard.

Sa dernière permission avait été empoisonnée. L'amie avec laquelle il vivait depuis des années était morte le lendemain de son arrivée et il avait passé à Paris dix lamentables jours. Il avait, de plus, en fouillant dans les affaires de Berthe, découvert qu'elle le trompait avant la guerre, ainsi que le prouvaient des lettres signées Jean Helliule.

Il comprit, à travers la correspondance passionnée du jeune homme, que son amie devait le quitter pour aller vivre avec ce rival qu'il ne soupçonnait pas.

Il avait trouvé cela le matin même de son départ et il en était encore triste et furieux.

En remplissant son verre de vin rosé, il murmura :

« J'ai été dupe : qui aurait pu penser cela ? Berthe était si gentille... elle paraissait m'aimer beaucoup. »

Une dispute qu'étouffa le tumulte de la salle s'éleva dans un coin.

A sa droite deux agriculteurs s'entretenaient paisiblement de leurs anciens travaux :

« Quand on est arrivé dans la Somme, expliquait le plus vieux, je me suis dit : C'est-ce que cette terre qui pue ? Oui, je me suis dit cela. Tu comprends, dans ces patelins, on fait des tas de betteraves qu'on recouvre d'argile, alors ça fermente. C'est pas comme chez nous. Rien que du serpolet, du thym, des lavandes et des vignes, des vignes jusqu'à la mer... »

— Chez nous, répondit l'autre, c'est tout blé. Comme il faisait bon faucher peids nus, quand le soleil se couchait !... Mais on ne comprenait pas son bonheur ; maintenant on coupe une moisson de fils de fer, avec des cisailles...

Au fond de la salle, un ivrogne qui s'était dressé essayait de chanter un couplet dont il ne se souvenait plus.

Des mécaniciens de l'aviation causaient de leur métier :

« Il a bousillé deux cordes à piano. J'ai boulonné une heure, mais ça gazait ensuite... C'est malheureux tout de même de coller des ballots pareils dans un zinc... Vise un peu le cabot-rata... Plein comme une vache ! »

Un sergent de l'escadrille vint s'asseoir près de lui.

Il avait un beau visage énergique qu'auréolait son béret étroit et, sur sa vareuse bleue, il portait la médaille militaire et la croix de

sergent s'en irait. Il le suivrait et il lui parlerait dans la rue déserte. Oui, il ferait cela...

Le voisinage de ce jeune homme l'affolait. Il souffrait comme s'il eût vu Berthe sur ses genoux, buvant avec lui ou l'embrassant et il lui semblait qu'une petite aiguille froide et douloureuse tournait à la pointe de son cœur.

Il sortirait derrière lui et il l'aborderait brusquement en lui disant :

« Avez-vous des nouvelles de Berthe ? »

Le sergent se troublerait certainement.

Il ajouterait :

« Je suis Richard Vaufrelle. Elle est morte le 15 du mois dernier. Bonjour, Monsieur ! »

Cela lui paraissait sublime, tragique et cruel.

Satisfait, il répétait :

« Elle est morte le 15... Bonsoir Monsieur »

♦ ♦ ♦

Le sergent Helliule, ayant écrit sa carte-lettre, remit ses enveloppes et son stylo dans sa poche et se leva.

Le passage était étroit entre le banc où il était et celui où d'autres hommes assis buvaient.

Il trébucha et s'appuya sur l'épaule du brigadier.

« Je te demande pardon, mon vieux », dit-il en souriant.

Il avait des dents claires et de beaux yeux noirs.

Richard Vaufrelle se retourna et ne sut que balbutier :

« Il n'y a pas de mal ! »

A travers la fumée de la salle il le regarda partir, guéri tout d'un coup.

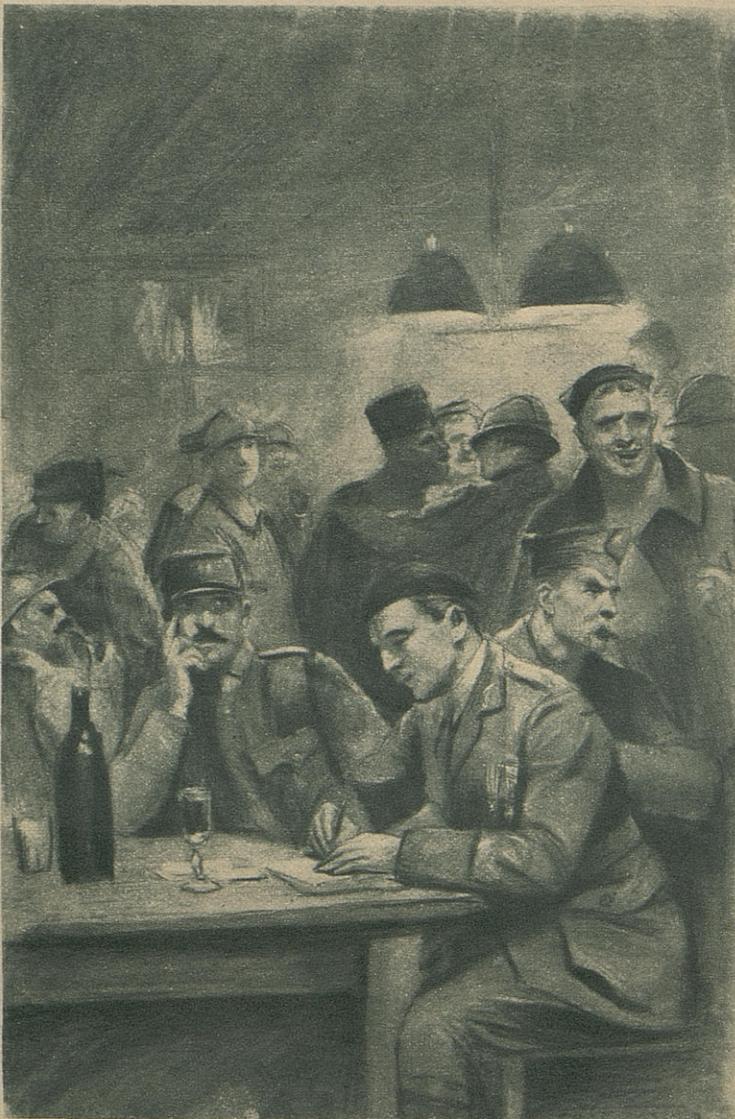
Il ne bougeait pas... A quoi bon ? Il comprenait qu'il serait ridicule... Ce n'était pas la faute de ce jeune homme... Il était gentil, d'ailleurs... Berthe était morte... Pourquoi remuer tout cela ?...

Derrière lui, un soldat dont le dos touchait le sien racontait :

« On était à plat ventre, vieux, près du trou d'obus, tu sais, à gauche des barbelés, là où qu'y a un Boche crevé, alors les gros noirs se mettent à ra-

diner juste au-dessus de nous. A un moment, j'ai dit à Jules : « Je crois que je suis coupé en deux ! » C'était un culot en plein sur mon sac... » Les vitres de la porte que refermait Jean Helliule tintèrent, et Richard Vaufrelle vida son verre et alluma sa pipe...

LÉO LARGUIER.



Il sortit de sa poche quelques lettres qu'il posa sur la table et un stylo.

guerre. Il commanda un café auquel il ne toucha pas et sortit de sa poche quelques lettres qu'il posa sur la table et un stylo.

Richard Vaufrelle lut sur une enveloppe :

Monsieur Jean Helliule,
Sergent-pilote, escadrille C.170.
Secteur postal 22.

De nouveaux arrivants réclamaient une place. En frôlant les tables, un poilu qui cherchait à se caser renversa une bouteille pleine dans une explosion de jurons et d'insultes.

Tranquillement, Jean Helliule s'était mis à écrire sans faire attention au soldat qui venait de s'installer entre le brigadier et lui.

Richard Vaufrelle était livide.

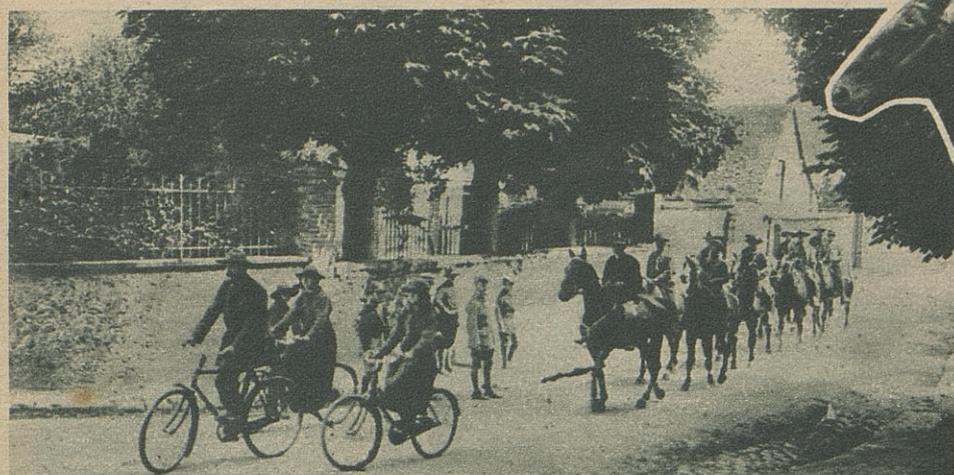
Il avait décidé qu'il se lèverait lorsque le

40.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIE

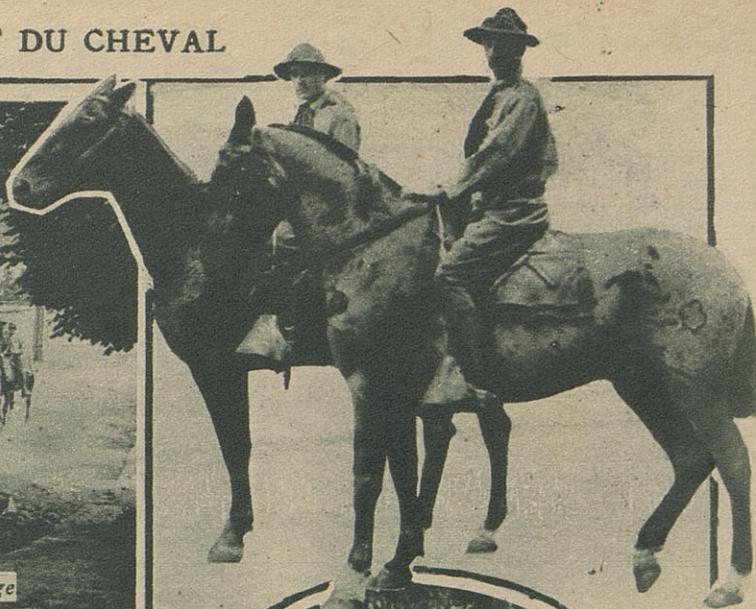
J'ai vu... rappelle à ses correspondants qu'il consacre plus de 3.000 francs par mois à sa documentation photographique. Tous les documents intéressants — qu'ils se rapportent à la guerre ou à l'actualité mondiale, — sont retenus et payés au plus haut prix.

J'ai vu.

NOS SCOUTS FONT DU CHEVAL



Précédés de leurs éclaireuses cyclistes, les scouts traversent un village



A l'instar de Buffalo-Bill.

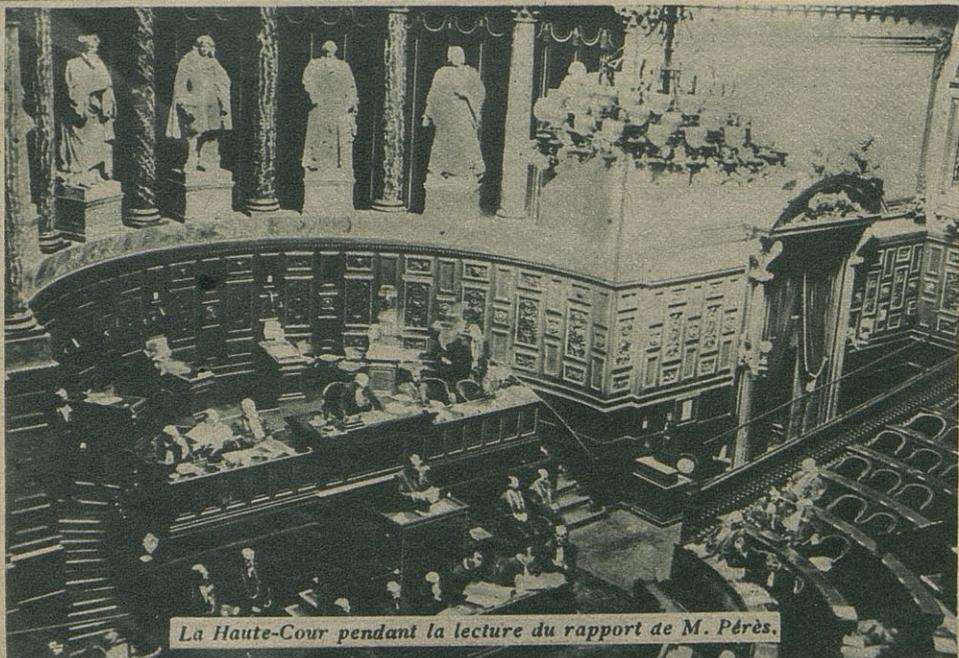


A l'abreuvoir.

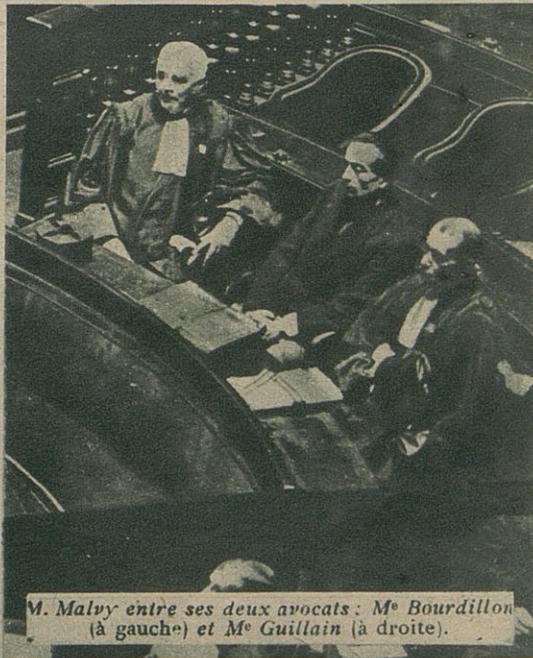
Une éc. aireuse chartraine.

Passage à gué d'un bras de l'Eure.

Par toute la France, la préparation militaire est activement poussée : il n'est pas un boy-scout qui n'attende le jour où il pourra être un bon soldat. A Chartres, les scouts sont des cavaliers émérites et, dans leurs randonnées, on les prend, à leur grande joie, pour des jeunes cow-boys, à cause de leurs larges étriers en cuir.



La Haute-Cour pendant la lecture du rapport de M. Pérès.



M. Malvy entre ses deux avocats : M^e Bourdillon (à gauche) et M^e Guillain (à droite).

M. MALVY DEVANT LA HAUTE-COUR

C'est le 16 juillet que le procès de M. Malvy, l'ancien ministre de l'intérieur accusé de trahison par M. Léon Daudet a commencé devant la Cour de justice, présidée par M. Antonin Dubost.

Après la lecture du rapport par M. Pérès qui occupa deux séances, M. Mérillon procureur général conclut à l'application de l'article 77 du Code Pénal avant l'audition des premiers témoins.

J'ai vu.

CE QU'ILS MANGENT

ILS, ce sont eux, les Boches. Pour imposer leur hégémonie au monde entier, pour rétablir l'esclavage universel à leur profit, ils doivent commencer par « se mettre la ceinture », et cette première partie du programme ne leur sourit qu'à demi. C'est que le « peuple élu » est avant tout un peuple de goinfres dont le dieu, messire Gaster, s'accommode mal de jeûne et d'abstinence. Aussi les estomacs se lassent-ils du régime des ersatz.

Après avoir fabriqué du pain K et double K, à ration réduite, particulièrement en Autriche, les chimistes ont inventé un grand nombre de produits, dits de remplacement, soi-disant alimentaires et à valeur nutritive quasi-nulle; ces compositions indigestes causent des maladies plus ou moins graves, déterminent une déperdition d'énergie et un appauvrissement de la race. Les vieillards et les enfants en sont les premières victimes et la mortalité s'accroît pendant que les naissances diminuent; en même temps le rendement du travail baisse de plus en plus.

Il ne peut en être autrement. Leurs hygiénistes estiment qu'un ouvrier doit absorber journellement de 3 000 à 3 500 calories; or, cette « ration » est tombée actuellement à 2 100 calories. Toute machine, quelle qu'elle soit, a besoin d'être nominale-ment alimentée pour fournir son maximum de puissance; dès qu'on lui supprime une partie de son combustible les outils qu'elle commande cessent de travailler à plein rendement. On déplore, de l'autre côté du Rhin, un tel état de choses, mais il est impossible de faire mieux parce que les rations de viande et de pain ont dû être fortement réduites: le lait et les œufs sont réservés aux vieillards et aux enfants, le beurre, la graisse de porc, la graisse de bœuf, les huiles comestibles, essentiels dans l'alimentation, sont devenus si rares que tous les végétaux qui croissent en Allemagne passent au laboratoire de chimie pour y laisser le peu de corps gras qu'ils contiennent.

MENUS ALLEMANDS : LES CHIMISTES ONT REMPLACÉ LES CUISINIERS

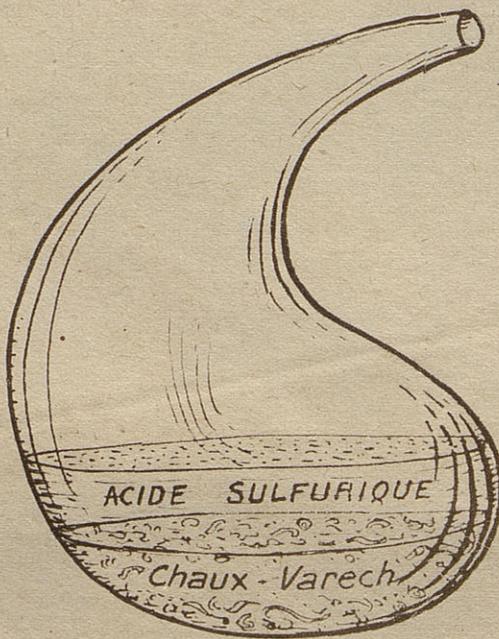
Voyons de quoi se composent les menus dans les pays centraux.

On prépare les potages avec des comprimés de bouillon à base de levure, de raves, de fèves, de graisses d'ombellifères, de crucifères, de lupin. La récolte des succédanés étant insuffisante, les chimistes — qui ne sont pas toujours guidés par le souci de l'hygiène, — traitent les algues marines et les varechs par l'acide sulfurique concentré que l'on précipite ensuite par la chaux; le produit



CHOUX ET COCHON : LES ALLEMANDS A TABLE, par CAPIELLO.

obtenu, disent les journaux, a une saveur supérieure à tous les autres potages! Les « bouillons » à base de viande ne contiennent, le plus souvent, que du sel avec un peu de gélatine et du colorant. Quelle mixture!



LA RECETTE D'UN POTAGE ALLEMAND.

Prenez des algues marines ou du varech. Traitez-les par l'acide sulfurique concentré. Précipitez ensuite par la chaux, etc...

Les laboratoires ne fabriquent pas encore de la viande, devenue un article de grand luxe, même la viande de cheval que les restaurateurs cherchent à se procurer à n'importe quel prix. Autrefois, en temps de paix, les pauvres gens faisaient une grande consommation de viande de chien et il existait des boucheries spéciales. En Saxe, le prix en était de 45 à 60 pfennigs la livre; elle a subi une hausse considérable et vaut actuellement 3 marks 75 la livre, prix inabordable pour le peuple. Les côtelettes de chien ne garnissent plus que les tables bourgeoises où elles sont appréciées, paraît-il, à l'égal de celles provenant d'agneaux. En somme, nos ennemis font, comme on dit, feu de tout bois. A Zwickau, on sacrifia quatre chameaux pendant les fêtes de Pâques; les animaux provenaient des établissements Hagenbeck en

tournée d'exhibition: le fourrage ayant manqué, ils furent vendus à un boucher de la ville.

Les farines de pain sont composées d'un mélange de toutes sortes de céréales auxquelles on ajoute 20 à 25 pour cent de pommes de terre râpées ou 10 pour cent de féculs. L'incorporation de pommes de terre à la farine n'enlève rien aux qualités nutritives du pain; mais le blutage actuel y laisse une grande partie du son et les boulangers n'hésitent pas à y ajouter des matières étrangères, comme la paille finement hachée.

LES ALIMENTS « TROMPE-LA-FAIM »

Les familles qui désirent remédier à l'insuffisance de la ration de pain trouvent, chez certains commerçants, au prix de 30 pfennigs la livre, un « son » fait d'enveloppes grossières de céréales, de sarrasin, que l'on tamise afin d'enlever les impuretés et avec lequel on fait des galettes. C'est là un des nombreux produits imaginés, « pour supporter la faim », aussi nutritifs que les cailloux dans l'estomac d'une autruche. Les tablettes « d'eusitine » rentent dans cette classe de produits alimentaires; elles ne constituent pas un aliment, disent les annonces, « mais atténuent l'impression de faim prématurée et permettent d'attendre le prochain repas »! Une farine contenant de 40 à 60 pour cent d'albumine et de 20 à 30 pour cent d'hydrates de carbone est extraite du lupin dont les Allemands tirent encore des fibres textiles, de l'huile et un succédané du café. La chimie est parvenue à débarrasser cette plante de la substance amère et vénéneuse qu'elle contient.

Pour se procurer des graisses comestibles l'Allemagne livre à la presse à peu près toutes les graisses des végétaux qui croissent sur son sol: tilleul, orme, acacia, pin, sapin



PENDANT LES PREMIERS MOIS DE LA GUERRE QU'ILS CROYAIENT COURTE, LES ALLEMANDS FIRENT UNE CONSOMMATION ÉNORME DE « DELIKATESSEN » QUI RÉCHAUFFAIENT LEUR PATRIOTISME.



AUJOURD'HUI QUE L'ON VIENT D'INSTITUER LES SEMAINES SANS VIANDE, LA GRANDE RESSOURCE DEMEURE LA POMME DE TERRE, QUE L'ÉTAT, COMME ON LE VOIT ICI, VEND LUI-MÊME AU PUBLIC.

J'ai vu.

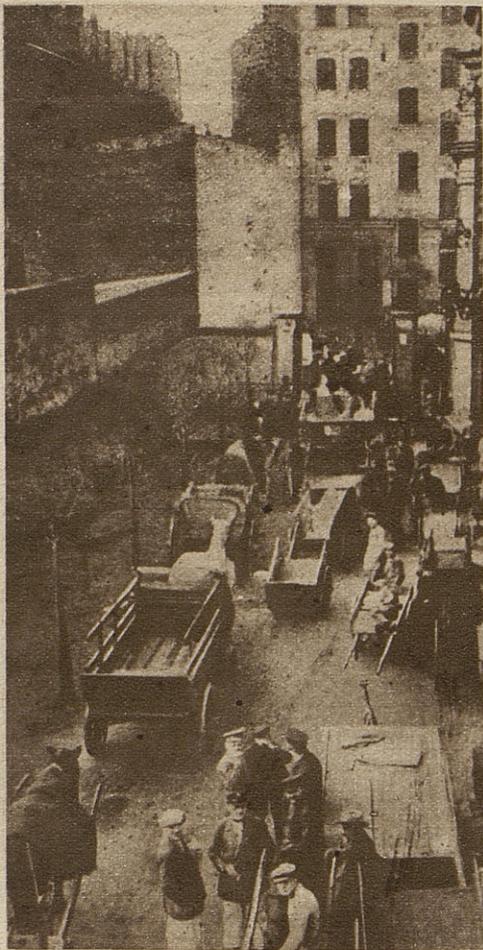
fruits à noyaux et à pépins. Les enfants récoltent précieusement les fruits du hêtre, les *faines*, qui donnent, d'ailleurs, une huile de toute première qualité. Les noix sont réservées à la fabrication de la margarine.

DES CONFITURES QUI CONTIENNENT 100 p. 100 D'EAU ET 0 p. 100 DE SUCRE

L'industrie des marmelades a pris une extension considérable ; de nombreuses usines livrent au public des « produits pour tartines » dont on a soin, d'ailleurs, de ne pas indiquer la composition. 650 fabriques ont été créées : l'une d'entre elles produit 20 000 tonnes de marmelade par jour ! Cet aliment doit contenir 60 pour cent de sucre, des fruits, des jus de courges, de rhubarbe, de raves, employés d'ailleurs depuis longtemps dans la fabrication anglaise. Peut-être ces marmelades sont-elles de même qualité que les confitures qui, à l'analyse, ont révélé une teneur en eau (jus de betterave coloré en rouge), variant de 62 à 95 pour cent, et en sucre de zéro à 20 pour cent !

Le règne de la fraude atteint son apogée. On falsifie tout, les cartes d'alimentation et les succédanés. On fait du poivre avec du foin, de la gelée de fruits en poudre, une crème en poudre, des œufs en poudre, à base de colle colorée et aromatisée par des substances toxiques. Que peut bien être ce succédané de la viande vendu sous le nom d'« ambrosie de l'Allemagne » ? Probablement quelque chose dans le genre de la « levure minérale » tirée de l'urine du cheval et qui contient, desséchée, 50 p. 100 d'albumine !

Les boissons paraissent sortir d'alambics aussi perfectionnés que les mortiers à drogues alimentaires. La *bière d'imitation* fabriquée d'après la formule du directeur de l'école des brasseurs, à Munich (betteraves, houblon, levure et eau), a dû être interdite parce que les betteraves sont réservées aux marmelades et au simili-café. Alors on a tiré du chardon un succédané du malt : sa racine contient 20 p. 100 de fructose, mais il en faut trois fois plus, de sorte que le



EN ALLEMAGNE DEVANT LES ENTREPOTS DE TABAC. — ON SAIT QUE L'ERSATZ DE TABAC EST COMPOSÉ DE 95 P. 100 DE FEUILLES DE HÊTRE ET DE NOYER.

prix de revient est très élevé. Les liquoristes de Berlin fabriquent un « punch au vin rouge » ; ceux de Dantzig, un « punch sans alcool ». La composition de ces boissons n'est pas divulguée, mais plusieurs cas de cécité se sont produits attribués à l'absorption de liqueurs contenant de l'alcool méthylique.

Comme nous, les Boches connaissent la crise du tabac, mais à un coefficient plus aigu. Pour y remédier, les fabricants ont été autorisés à effectuer à peu près tous les mélanges de feuilles tirées de la flore allemande : houblon, chicorée, hêtre, tilleul, poirier, pommier, noyer, noisetier, châtaignier, topinambour, oseille, rhubarbe, pomme de terre. Dans les tabacs de luxe entrent les feuilles de cerisier et de griottier (variété de cerisier), de roses, auxquelles on ajoute un peu de salpêtre. On a dû renoncer à l'introduction de la tourbe qui communique à la fumée une odeur trop désagréable !

Tous les mélanges peuvent être vendus sous le nom de tabac, à la condition qu'ils contiennent au moins 5 pour 100 de feuilles de la plante. La tolérance est grande ! A l'armée on livre un mélange de 15 pour 100 de tabac et 85 pour 100 de feuilles de hêtre. Malgré l'abondance des produits de remplacement, une hausse énorme a été constatée sur la plupart d'entre eux ; ainsi les feuilles de noyer valaient, fin décembre dernier, 400 marks les 100 kilogrammes.

Une situation alimentaire aussi désastreuse implique l'idée de famine dans la partie pauvre de la population, obligée de vivre en absorbant des produits de laboratoires extraits des trois règnes de la nature. Un fait en précise la portée : dans la prison de Zwickau, les détenus occupés à l'atelier de cordonnerie, poussés par la faim, mangeaient la colle de pâte destinée à leur travail ; l'administration fit mélanger de la soude à la colle, non pour la rendre plus nutritive, mais pour en dégouter les consommateurs : après comme avant, les pots de colle prirent le chemin des estomacs !

LUCIEN FOURNIER.

LES ANGLAIS SE PRÉPARENT

Moto-mitrailleuses montant aux lignes.

Artilleurs courant mettre en batterie.



A l'heure où nous mettons sous presse le front anglais va s'ébranler. Pas plus qu'ils n'ont pu renouveler sur nos lignes la surprise du Chemin-des-Dames, les Allemands ne peuvent escompter sur le front britannique leurs faciles succès du 20 mars. Douglas Haig est sur ses gardes, l'ennemi l'apprendra à ses dépens.

Tommies sur le front d'Arras.

Infanterie anglaise allant prendre le pont de la Somme.

J'ai vu.



LA FOULE ACCLAMANT, PLACE DE LA CONCORDE, LE DÉFILÉ DES TROUPES ALLIÉES QUI CÉLÈBRENT NOTRE FÊTE NATIONALE

(Les Allemands disent qu'il n'y a plus personne à Paris.)



L'auto roulait maintenant sur des chemins de traverse tortueux et raboteux. Ses passagers étaient bien un peu secoués et cahotés, mais c'était en somme fort supportable du fait de l'excellence des ressorts.

— Si nous parlions un peu de la maison de Brandt! dit le chimiste. Nous avons admis en principe que nous la visiterions, mais le pourrions-nous, et comment?

— Quand on a décidé de prendre une place forte, on y entre toujours! répliqua l'officier.

— Sans doute! Il ne faut toutefois pas perdre de vue que ladite maison a été endommagée par les bombes du zeppelin. Qui sait? Elle est peut-être complètement à bas.

— Possible, en effet! Peut-être aussi n'est-elle qu'à moitié démolie. La plupart du temps c'est sur deux ou trois étages que les bombes aériennes exercent leurs ravages. Une maison basse est donc fort éprouvée. Et, si j'en crois mes calculs, celle que nous voulons fouiller a dû être sérieusement « amochée »... pas assez toutefois pour que nous n'y puissions pénétrer. Ainsi les caveaux...

— Ah! oui, les caveaux! Renseignez-vous donc un peu sur ces fameux souterrains.

Naturellement Phillip, avant d'entreprendre l'expédition, avait traduit tout au long le contenu du papier de l'espion, papier que Cecily tenait soigneusement caché dans son corsage et qu'elle tendit à l'officier après l'avoir sorti et déplié.

— Non! dit ce dernier, nous devons le savoir par cœur. Lisez tandis que je récite. Vous rectifierez si je me trompe.

Et, sans la moindre hésitation, Phillip dévida son chapelet.

— **Entrée des caveaux, n° 7, rue de l'Est, à Thorpwold. Gagner un grand cellier, à gauche de la porte de l'office, après avoir traversé la maison. Au fond du cellier, il y a un large coffre rempli de bois. Enlever ce bois morceau par morceau. Une des bûches restera fixée au plancher. Tirer dessus bien fort! Alors apparaîtra la cachette, le fond du coffre à bois s'étant déplacé. Un escalier conduit de là aux caveaux. Dans la pièce située au bas de l'escalier débouchent trois couloirs. Prendre celui de gauche; compter trente pas et tourner à gauche — pas à droite, c'est une impasse. Compter encore quinze pas, puis tourner à gauche — pas à droite. Là, le couloir fait un angle aigu et, dans le mur, une**

(1) La première partie de ce roman a paru dans le n° 179.

La maison avait flambé et l'on en avait retiré des victimes de l'intérieur, la foule terrifiée avait aidé au sauvetage.

avait fait d'ailleurs une chose facile à reconnaître.

C'était une assez jolie ruine, mais, comme Phillip l'avait prévu, les murs étaient encore en grande partie debout. La façade avait été fort éprouvée; quant aux pièces du fond, elles avaient été coupées en deux par l'explosion.

Il y avait des tableaux sur les murs, c'est-à-dire sur la mince cloison qui séparait le devant du derrière de l'immeuble. A travers une large ouverture, pratiquée par l'explosion dans cette cloison, Thorold pouvait apercevoir, dans une chambre du premier étage, un lit, et sur ce lit un caleçon et des vêtements. Du rez-de-chaussée il ne pouvait rien voir, car une palissade avait été dressée devant. Un constable d'âge moyen en gardait l'entrée.

Thorold s'arrêta, hésitant. Le constable s'en aperçut et s'avança vers lui, l'air fort aimable: — Epouvantable catastrophe! dit Thorold pour entrer en matière.

Le malheureux constable se languissait précisément de n'avoir personne à qui conter la dramatique histoire. Il s'empressa de profiter de l'occasion qui lui était offerte et ouvrit largement le robinet de ses confidences. Tout en l'écoutant, Thorold se demandait ce qu'il devait et ce qu'il pouvait faire. C'est alors qu'à sa grande joie il aperçut Phillip qui descendait nonchalamment du haut de la rue. Phillip, qui savait résoudre toutes les difficultés, ne manquerait pas de résoudre celle-là. Mais soudain ce dernier fit demi-tour et disparut.

Thorold se sentit perdu. Que pouvait signifier cette manœuvre de l'officier? Non seulement il le plantait là, ne sachant que faire, mais il le laissait de plus à la merci d'un raseur. Le constable, en effet, se perdait en des détails horribles.

— Quand nous arrivâmes, confiait-il au malheureux Thorold, c'était un gâchis épouvantable. Ça flambait; ce n'était qu'une bouillie. Et puis, vous savez, m'sieur, il y avait des gens là-dedans. Alors, sans penser au danger qui nous menaçait nous-mêmes, nous les avons tirés de là.

Thorold était à la torture. Mais, s'étant un instant retourné, il aperçut à nouveau Phillip qui débouchait par l'autre bout de la petite rue. Il arrivait à point.

— Holà! Jimmy! Je vous cherchais. J'ai une faim du diable.

Voyant un uniforme, le constable salua.

— Monsieur était en train de contempler ma maison bombardée, dit avec empressement le trop loquace représentant de la loi.

— Je vois! répliqua Phillip qui voulait avoir

l'air de s'intéresser au spectacle. Par dieu ! Elle a pris quelque chose, cette pauvre bicoque !

— J'vous crois, M'sieur !

— Et le rez-de-chaussée ? Aussi sérieusement touché ?

C'était une invite au constable de les conduire visiter les ruines du rez-de-chaussée. Mais le constable n'eut pas l'air de comprendre. Il répondit simplement :

— D'la bouillie, M'sieur ! C'est effrayant !

Phillip se montrait de plus en plus intéressé.

— En vérité ! dit-il. Ça doit être curieux à visiter ! On peut voir, n'est-ce pas ?

— Impossible ! déclara le constable, toujours aimable mais très catégorique.

— Comment ? Pas possible ?

— C'est la consigne, M'sieur. Personne ne peut visiter. Personne, sous aucun prétexte.

— Pourtant — et Phillip désigna du regard son uniforme, — pourtant il est d'usage que les militaires...

— J'sais, M'sieur. Mais, cette fois, interdiction absolue pour tout le monde. Personne, sous quelque prétexte que ce soit, ne doit franchir la porte de cette palissade. Pas d'exception, même pour les militaires.

— C'est, sans doute, le commandant de la place qui a donné ces ordres. Où sont ses bureaux ? Je pourrai peut-être obtenir l'autorisation.

— Non, Monsieur. Aucun officier ne pourrait vous donner cette autorisation à la place. Les ordres viennent d'un officier plus élevé en grade que celui qui commande ici. Ce bonhomme là, d'ailleurs, lorsqu'il m'a donné mes consignes, avait l'air de se figurer que cela m'amuserait de faire visiter la maison à toutes sortes de gens. Il m'a dit qu'il me fourrerait dedans si...

— Un officier de troupes sans doute ?

— Non ! Un officier d'état-major !

— Alors, dans ce cas, votre conscience peut être en repos, répliqua Phillip en ouvrant le collet de sa capote et en montrant ses écussons. Vous voyez bien que, moi aussi, je suis de l'état-major.

— Je vois, M'sieur ! Mais l'officier qui m'a passé la consigne était votre supérieur ; c'était un grand et gros commandant d'état-major.

— Ah ! s'exclama le lieutenant qui venait de tout comprendre. Un commandant d'état-major ! Il demeure à Thorpwold, probablement ?

— Non, M'sieur ! Il est venu en automobile et reparti de même, expliqua le constable qui assura à nouveau qu'il était désolé de ne pouvoir faire plaisir aux deux amis.

— Tant pis ! Vous avez raison d'obéir aux



Il y avait des tableaux sur les murs bien que la façade eût été fort éprouvée ; les pièces du fond avaient été coupées en deux par l'explosion.

ordres qui vous ont été donnés, mon brave ! Allons, Jemmy, filons ! Nous ne devons pas essayer de corrompre la police — et puis je meurs de faim.

Phillip entraîna Thorold, non du côté de la rue principale, mais vers le sentier en bordure des champs qui débouchait à l'autre bout de la rue de l'Est. Ils suivirent ce chemin boueux jusqu'à ce qu'ils eurent gagné le chemin par où Phillip avait fait son entrée dans Thorpwold.

C'était un petit sentier perdu. Les jardins des maisons de la rue de l'Est venaient border le lit de gravier qui en formait la chaussée.

De l'autre côté, il y avait quelques arbres rachitiques, une haie, et un ou deux cottages, modestes et retirés.

— Regardez attentivement, dit l'officier, attirant le chimiste sous le couvert d'un buisson. Voici notre ligne d'approche pour cette nuit. Notez que les jardins sont entourés de murs de sept pieds de haut. La porte pratiquée dans le mur de pierre du n° 7 est très solidement verrouillée. Quand je suis

passé là tout à l'heure j'ai perdu dix secondes à essayer de l'ouvrir. La porte du jardin du n° 5, en revanche, n'a ni serrure ni cadenas. Dans ce jardin il y a un arbre fruitier qui nous servira d'échelle. Fixez bien tout cela dans votre mémoire.

— C'est fait !

— Bien ! N'oubliez pas non plus que notre prochaine visite aura lieu au clair de lune. Maintenant, tournons-nous légèrement vers le nord. De ce côté-ci, où il y a trois arbres, vous voyez au-dessous d'eux une construction en très mauvais état. Elle est facile à reconnaître à son toit qui penche et à ses murs blancs. C'est la grange dont je vous ai déjà parlé. Nous nous y retrouverons cette nuit, quand nous aurons terminé notre visite à la maison de Brandt. Pouvez-vous m'assurer que vous n'oublierez pas ce point de repère ?

— Parfaitement !

— Très bien ! Maintenant, tournons face aux champs qui dominent Thorpwold. En suivant une ligne convenablement tracée du sud à l'ouest, il va nous être facile de retrouver l'endroit où nous avons laissé l'infirmière. Je pense qu'il vous sera agréable d'aller vous-même chercher miss Cecily pour le thé ?

— Phillip ! Je vous en prie...

— Oh ! ce n'est pas pure générosité de ma part, croyez-le bien, coupa le jeune homme. Mais j'ai beaucoup de choses à faire ici — beaucoup d'observations surtout. Il y a une auberge convenable à l'autre extrémité de Thorpwold.

— Je l'ai vue ; mon sentier aboutit à côté.

— Excellent motif précisément pour que nous n'y mettions pas les pieds. Il y a un petit jardin situé de ce côté-ci de la rue haute et qu'on peut atteindre directement en venant des champs. Vous ne pouvez pas l'apercevoir d'ici, mais vous le reconnaîtrez à l'enseigne clouée au-dessus de sa porte décrépite. Vous pourrez y pénétrer sans être vu et vous m'y trouverez en train de préparer la collation et mettant de l'ordre dans mes idées. N'oubliez pas que miss Cecily doit agiter votre mouchoir pour prévenir Cudd qu'il doit se tenir prêt à nous rejoindre près de la grange dès la tombée de la nuit.

Peut-être l'infirmière et le chimiste arrivèrent-ils un plus tard au rendez-vous qu'on ne les y attendait. Mais Phillip n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Nous avons marché dans le sous-

bois tout le long des chemins, dit Cecily dont le visage était animé des plus brillantes couleurs.

— Je m'en aperçois, dit en souriant l'officier. Je soupçonne même que vous avez fait quelques pauses le long de la route ; les brins de foin collés au pardessus de Jimmy vous accusent tous les deux !

— Et vous, Monsieur Phillip, demanda l'infirmière, qu'avez-vous fait pendant notre absence ?

— Le thé ! Je vous ai fait préparer une bonne tasse de thé, et aussi des œufs et du jambon, de la pâte de poisson et du cresson de fontaine et de la laitue, de la confiture pour ceux qui l'aiment, du bœuf en conserve et du poisson frit. Un joli thé ! sérieux, solide, complet !

Et, tout en adressant son plus gracieux sourire à Cecily, Phillip agita la sonnette posée sur la table.

L'infirmière se rendit compte alors que l'heure n'était pas propice à la discussion de leurs projets :

(A suivre.)



Jacques MORTANE

« Oui, vous avez fait œuvre noble en recueillant les lettres admirables des grands héros qui nous ont précédés dans l'au-delà. Faisons lire ces pages de patriotisme élevé aux enfants, montrons-les à ceux qui parlent d'un rapprochement possible... après la paix Qu'elles deviennent le bréviaire de ceux qui ont combattu, de ceux qui, ont souffert, qu'elles apprennent à ceux qui ne savent pas... » Voilà ce que dit, dans la préface de *La guerre des nues racontée par ses morts*, le glorieux

J'ai vu.

LA GUERRE DES NUES

RACONTÉE PAR SES MORTS



JEAN DAÇAY

lieutenant Fonck à Jacques Mortane qui, en collaboration avec Jean Daçay, a rassemblé les lettres des héros de l'aviation morts pour la patrie. Dans ces feuillets écrits au jour le jour à leurs parents, à leurs amis, à leurs camarades, Guynemer, Beauchamp, Dorme, Baron, Matton, Rockwell, Ball, etc., se montrent tels qu'ils étaient dans la simplicité et la noblesse de leur cœur, de leurs espérances, de leur patriotisme vibrant. Ceci est plus qu'un livre, c'est le véritable évangile de l'épopée aérienne.

Quelques lignes écrites par le capitaine Guynemer à Jacques Mortane, au lendemain de la mort de Dorme, alors son glorieux rival :

3 août 1917.

« Mon cher ami,
« Vous me demandez quelques mots sur notre pauvre camarade Dorme. Je m'empresse de lui rendre ce devoir. La disparition de Dorme est certainement la plus grande perte qu'ait faite l'aviation.

« Tout le monde connaît, ne fût-ce que par le communiqué, sa merveilleuse maîtrise, maîtrise faite de virtuosité dans le pilotage, d'une science incomparable dans l'approche de l'ennemi, d'une rare précision de tir et, pardessus tout, d'une audace calme et réfléchie que rien ne troublait.

« Mais, ce que l'on ne connaît jamais assez, ce sont les qualités non plus du soldat, mais de l'homme. Sa droiture, sa simplicité, sa bonhomie lui avaient valu l'affection de tous. D'une énergie de fer, il était la douceur même : le père Dorme !

« Quel que soit son sort, tous ses camarades ont la volonté de le venger, mais, malgré de sinistres nouvelles, nous voulons douter encore et garder au cœur l'espoir qu'après la victoire nous reverrons notre vieux camarade dont nous ne pouvons parler sans émotion.

« G. GUYNEMER. »

Du capitaine Georges Matton cette admirable lettre, sorte de testament moral qu'il adressait à ses parents quelques jours avant de tomber carbonisé dans la forêt d'Houtulst...

9 mai 1916.

« Mes chers parents,

« En vous écrivant cette lettre, j'espère qu'elle ne vous arrivera jamais, puisqu'elle ne doit vous être remise qu'au cas où je disparaîtrais. Comme c'est une chose fort possible quand on est sur le front, je ne veux pas vous laisser sans adieu et je choisis un jour de mauvais temps pour vous écrire ces quelques lignes.

« Comment tomberai-je ? Je n'en sais rien, mais ce que je peux vous affirmer c'est que ce sera bravement le sourire aux lèvres, même si je souffre, fier de donner, comme tant d'autres, ma vie pour la France.

« Je ne tomberai pas en quelque aventure où j'aurai recherché une vaine gloire, car la vie vaut assez pour qu'on n'ait pas le droit de la gaspiller. Si je suis tué, ce sera en faisant simplement mon devoir, mais tout mon devoir.

« Que cette pensée vous soit une consolation. Vous seriez fiers, au milieu de vos larmes, d'avoir donné votre dernier fils au pays, et ces terres de Lorraine vous appartiendront bien plus quand nous les reprendrons, puisqu'elles auront été arrosées du sang de la famille.

« Ayant fait mon devoir, je partirai confiant dans les récompenses du Ciel. Consolerez-vous en pensant que j'ai toujours été croyant. Je n'ai peut-être pas toujours accompli mes devoirs religieux suivant les ordres de l'Église, mais j'ai toujours été sincère. Je suis certain que le Bon Dieu saura me pardonner les fautes commises, puisque je sais mourir pour mon pays...

« La guerre a éclaté et je suis parti. C'était le plus beau jour de ma vie, car depuis mon année de préparation à Saint-Cyr, la seule chose que je désirais vraiment c'était cette

guerre qui devait éclater un jour ou l'autre. J'avais voulu cette garnison de l'Est pour être des premiers à recevoir le choc. J'ai conscience d'avoir fait tout mon devoir depuis le début des hostilités. Si je suis tué, c'est que le Bon Dieu aura jugé qu'il était temps que je monte là-haut...

« Quelles sont mes dernières volontés ? Je voudrais seulement que vous ne pleuriez pas



Quelques-uns des héros de l'aviation qui ont donné leur vie à la Patrie. Leurs plus belles lettres ont été recueillies par Jacques Mortane et Jean Daçay qui les publient dans « La Guerre des Nues racontée par ses morts ». (1) Guynemer (2) Quennehen (3) Matton (4) Rockwell (5) de Beauchamp (6) Vilet (7) Dorme (8) Poisard.

trop. Dites-vous que j'ai su mériter cette belle mort et que je suis allé retrouver notre cher André en vous attendant tous...

« MATTON. »

Voici quels accents trouve un soldat pour consoler les siens cruellement frappés par un deuil inattendu. La lettre est de l'adjudant Pierre Poisard, quatre fois cité à l'ordre, et qui mourut pour n'avoir point voulu rompre le combat devant six avions ennemis.

« Ma bien chère Jeanne,

« Je viens à l'instant de téléphoner à Lyon et j'ai appris la bien triste nouvelle.

« Ma chère Jeanne, notre bonheur eût été trop grand si nous avions pu tous nous retrouver après la guerre. Dieu ne l'a pas permis. Plus grande est la douleur, plus noble aussi est le sacrifice, plus ardente aussi est la haine qui nous assoiffe de vengeance et détruit en nous tous sentiments de pitié envers ces barbares qui nous ravissent ceux qui nous sont si chers.

« Je te conjure, ma bien chère sœur, d'accepter cette souffrance comme une épreuve voulue par Dieu : le sacrifice utile, le sang du père versé pour la sauvegarde des enfants, tribut de toutes les familles à la Patrie.

« De toutes parts des deuils, et combien !

Que sera demain ? Dieu seul le sait. Pourquoi la mort frappe-t-elle aussi aveuglément ? Rien à changer : muets, atterrés, après avoir librement consenti le sacrifice, on subit les coups du Destin dans le plein accomplissement de son devoir.

« Ma bien chère Jeanne, combien ma joie aurait été grande si j'avais pu prendre sur moi seul le tribut à payer dans cette terrible guerre, à la condition d'avoir la certitude que les autres rentreraient sains et saufs ! Combien de fois ne l'ai-je pas demandé à Dieu ? Il n'a pas daigné m'exaucer. Il prend les meilleurs. C'est, sois sûre, parce qu'Il les aime mieux que nous et que, plus vite, Il veut leur donner la suprême récompense.

« A ceux qui restent, Il fortifie la foi dans l'épreuve et leur donne l'espoir. Ce n'est qu'une séparation un peu plus longue. A nous de traîner davantage nos misères ici-bas pendant que nous attendent, près de Dieu, nos chers disparus plus heureux que nous ; car, il ne faut pas en douter, ils sont plus heureux que nous, et c'est pour nous uniquement, c'est notre égoïsme qui nous fait les pleurer. Aussi combien, dans ces circonstances si pénibles, la foi nous est d'un précieux secours et fait qu'on se détache davantage de soi-même, pour penser encore plus à ceux que nous aimions !

« Ma bien chère Jeanne, je voudrais dans cette lettre ne rien laisser paraître de ma douleur et te parler un peu comme les soldats ou comme les chefs parlent de leurs camarades tombés au champ d'honneur, ne faisant ressortir d'eux que la mort héroïque, ce qui fait que la douleur fait place à l'admiration et que l'on éprouve un sentiment de fierté à ce dur sacrifice et à la pensée d'avoir été aimé d'eux...

« C'est en avant, maintenant, qu'il faut regarder ; le bon Dieu te donnera la consolation par tes deux chers petits. Tu auras dans Alexis le vivant portrait de son père. Il te rappellera toujours le cher disparu.

« Au revoir, ma chère Jeanne, encore une fois je te conjure d'accepter hautement ce sacrifice en chrétienne et en femme...

« PAUL POISARD. »

Enfin ces mots de l'adjudant Baron, qui goûta mieux qu'aucun autre la frénésie de la guerre.

11 juin 1915.

« Chères petites sœurs, j'ai reçu vos lettres et je vous remercie bien de toujours penser à moi. Vous me demandez de vous rapporter quelques bocheries. Hélas ! je n'ai rien pris. Pensez-vous que je verrais avec plaisir vos mains mignonnes jouer avec des trophées encore sanglants ? Non, je n'aime pas à détrousser les cadavres.

« Dans l'ardeur de la lutte, on fonce baïonnette basse ; mais, ensuite, aller voler un mort ! fouiller cette masse informe dont les plaies coulent ! essayer un casque quand on a écrasé la tête ! Je n'en suis pas capable. Nous sommes des soldats, chères petites, non des pillards, et je n'admets aucune excuse au larcin. Après la lutte, nous ne dansons pas, parés des dépouilles ennemies. Nous posons nos fusils et nous regardons froidement l'ouvrage.

« Si vous voyez dans quelque maison des objets ainsi volés, pensez bien à votre chagrin si, un jour, dans une chambre allemande, vous pouviez reconnaître la veste sanglante et trouée de votre frère !

« BARON. »

EN MARGE DE LA GUERRE



L'abbé Gauthier, curé de Saint-Gervais, reçoit la croix de guerre pour son courage lors du bombardement de son église.



Les 4 présidents à la revue du 14 Juillet : De gauche à droite : MM. Antonin Dubost, Poincaré, Clemenceau, et Paul Deschanel.



La belle-sœur du général Mangin, Mlle M..., infirmière major, plusieurs fois citée, s'entretenant avec le général Garnier-Duplessis.



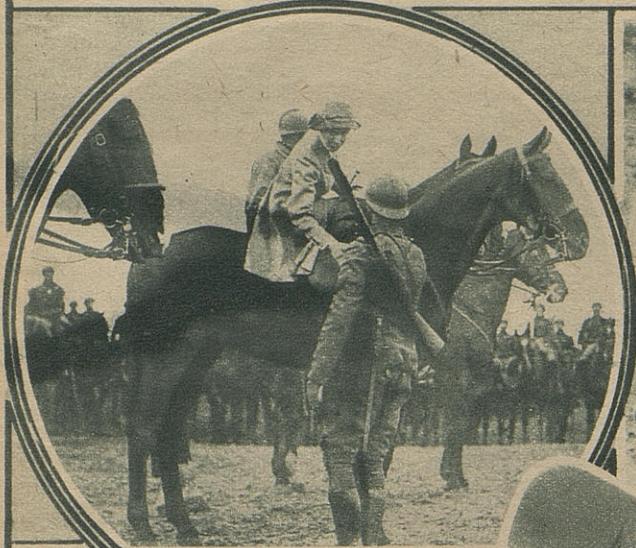
La paix économique que rêvait l'Allemagne : paix de la houille (Belgique), paix du fer (arrondissement de Briey), paix du pain (Ukraine), paix du pétrole (Roumanie).



L'aviateur Chevillard, interné en Suisse, qui vient de rentrer en France.



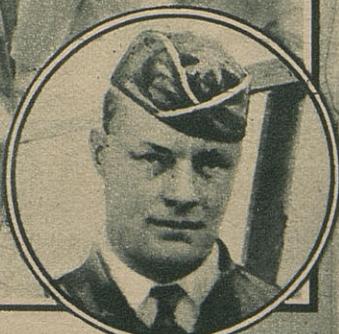
Lyon célèbre les Américains le 4 et le 14 juillet. MM. Sharp, Herriot, maire, et le préfet du Rhône.



La reine des Belges décorant elle-même ses fidèles soldats.



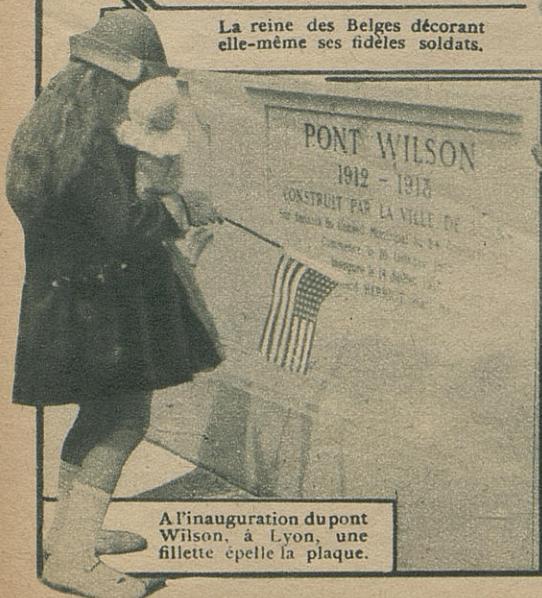
M. Clemenceau félicitant à Reims le général Pepino Garibaldi.



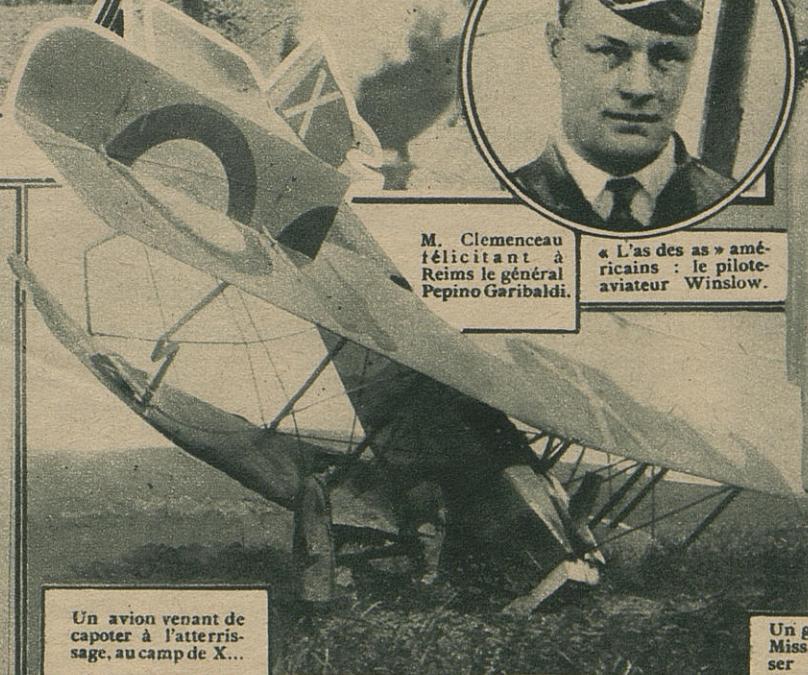
« L'as des as » américains : le pilote-aviateur Winslow.



Un grand mariage américain : Miss L. Ewerson, vient d'épouser M. Raymond Backer.



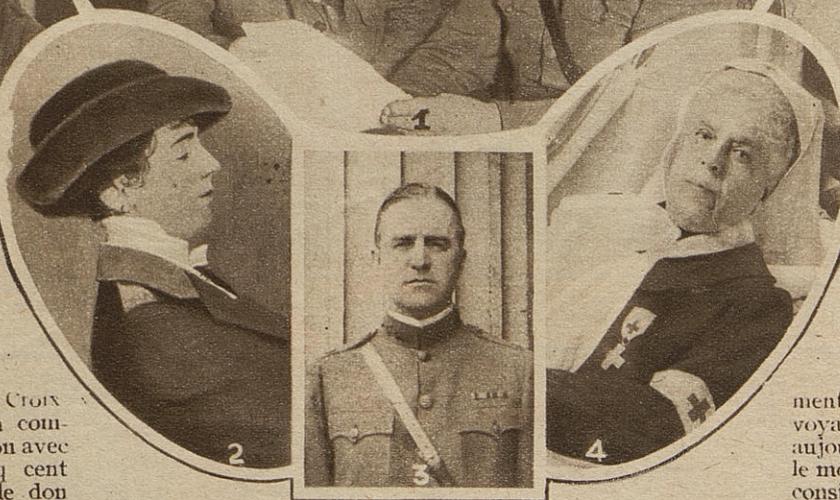
A l'inauguration du pont Wilson, à Lyon, une fillette épelle la plaque.



Un avion venant de capoter à l'atterrissage, au camp de X...



(A gauche et à droite) : Un restaurant organisé pour les soldats par les Croix-Rouge américaine et française à la gare de l'Est. (1) Le major Perkins commissaire de la Croix-Rouge américaine en Europe, qui vint jeter les bases d'organisation de l'œuvre de secours.



(2) Miss Archibald, la jeune directrice de l'Œuvre des cantines des gares. (3) Le major Murphy, qui remplaça dans sa tâche le major Perkins. (4) Miss Castri, infirmière sur notre front pendant la guerre de 70, est revenue servir avec le même dévouement pendant la grande guerre.

La Croix-Rouge américaine a établi en France un quartier général. C'est probablement la plus riche « Croix-Rouge » du monde, car elle a commencé ses travaux d'organisation avec cent millions de dollars (cinq cent millions de francs), qui sont le don spontané de la générosité populaire.

Elle est arrivée en Europe avec l'intention d'y accomplir de très grandes choses — en Amérique on est habitué à « voir grand ». — Elle a mobilisé une véritable armée de volontaires bénévoles et d'employés. Elle s'est assurée le concours des spécialistes les plus réputés des États-Unis en hygiène et en questions économiques et sociales, car de nos jours la chartié elle-même est devenue une science. Son programme est très vaste :

- 1° Rendre tous les services en son pouvoir à l'armée américaine ;
- 2° Secourir les blessés et les malades des nations alliées ;
- 3° Donner aux populations civiles, françaises et belges, toute l'assistance qu'elle pourra.

Il est impossible d'exposer tout ce que la Croix-Rouge américaine organise ou se prépare à organiser pour l'armée des États-Unis. Des raisons d'ordre militaire l'obligent à une extrême discrétion. Personnellement j'ai connaissance de nombreux hôpitaux que l'on construit pour elle, loin à l'arrière, et qui contiennent chacun plusieurs milliers de lits. Mais, sans trahir les secrets de la défense nationale, on peut révéler qu'entre ces hôpitaux et le front, la Croix-Rouge installe des postes de repos et des infirmeries, tout le long des lignes de communication. Ces postes sont composés de deux à quatre baraques ayant 12 à 40 mètres de long et on y compte jusqu'à 200 lits ; ils sont pourvus de douches, de bains et d'appareils à désinfection. Un restaurant et une cantine y peuvent servir 1000 hommes par heure.

La Croix-Rouge américaine contribue assez largement au bien-être des blessés et des soldats français. Par exemple, elle aide 3 617 hôpitaux répartis entre 1 356 villes dont les ressources s'épuisaient. Elle a pris à sa charge le magnifique hôpital de Neuilly fondé, au début de la guerre, par la colonie américaine de Paris, et où nos soldats ont été soignés avec une générosité sans exemple. Elle fournit aussi des pansements chirurgicaux à 1 729 ambulances françaises par mois. Ce service existait depuis les premiers mois de la guerre. Un comité new-yorkais l'avait institué et il était dirigé à Paris par M^{me} Austen. La Croix-Rouge lui a donné une extension considérable. La préparation des bandages destinés à l'armée française occupe deux étages au lieu d'un dans un vaste immeuble situé rue de la Faisanderie. Une maison entière de la rue Pierre-Charron est consacrée à l'ouvrage de l'armée américaine. Des dames américaines travaillent pour nos soldats, et des dames françaises pour les soldats américains. Parmi toutes ces

L'ŒUVRE DE LA CROIX-ROUGE AMÉRICAINE EN FRANCE

femmes une des plus actives est une dame à cheveux blancs, médaillée de 1870, que ses compagnes entourent d'une sorte de vénération. Miss Castri est l'unique survivante du petit groupe d'Américains qui voulurent, en ce temps-là, témoigner à la France leur attachement en soignant ses soldats. Ils ouvrirent une ambulance et la soutinrent de leurs deniers. Elle était installée sous des tentes, dans l'avenue du Bois. L'argent n'abondait pas. On chauffait avec peine ces maisons de toile. Pendant le siège on eut bien du mal à nourrir les blessés. M^{lle} Castri raconte qu'elle guettait les vieux chevaux ; quand elle en avait découvert un, elle l'achetait et le faisait abattre, et il arriva parfois qu'elle dut aider à le dépecer.

CE QU'A FAIT L'ŒUVRE POUR NOS SOLDATS ET POUR LES CIVILS

Le plus grand réconfort matériel et quelquefois moral que l'on puisse offrir aux soldats ce sont de bonnes cantines bien fournies, chaudes et riantes aux yeux. Mais si, dans la vie relativement tranquille et confortable d'un camp, elles représentent une douceur et une détente salutaires, de quelle utilité ne sont-elles pas sur le front ou dans les gares de passage ? Sur le front, d'accord avec la Croix-Rouge française, la Croix-Rouge américaine a organisé un service de cantines mobiles. Ce sont des voitures conduites par un Américain, par un Français qui vont porter aux combattants du café, du chocolat, du bouillon, de la limonade.

Aux points de jonction des voies ferrées, aux gares régulatrices, le besoin de cantines est impérieux. Certaines de nos villes en possèdent de très belles : celle de Dijon, par exemple, est célèbre dans les tranchées sous le nom de « Poilu Palace ». Cependant ces cantines n'étaient pas assez nombreuses. La Croix-Rouge américaine en a ouvert quatre qui reçoivent 18 000 hommes par jour. Outre un repas chaud très bon marché, les soldats y trouvent, s'ils le désirent, l'agrément d'un bain et la facilité de changer de linge.

A Paris, les cantines de gares existent depuis le mois d'août 1914. La « Croix-Verte » à la gare Montparnasse, la « Croix-Rouge » dans les autres gares ont réalisés des miracles d'ingéniosité pour tirer parti d'un espace assez

restreint et de ressources relativement limitées. Ces cantines sont, pour la plupart, uniquement soutenues par l'obole des voyageurs. Les Américains les aident aujourd'hui. La gare de l'Est, où le mouvement des soldats est toujours considérable est un centre d'œuvres américaines et françaises très intéressant. Les Femmes de France ont une très belle cantine avec dortoirs, lavabos et douches. La Croix-Rouge américaine lui a donné 30 lits et lui verse une subvention mensuelle de 2 000 francs.

A côté de cette cantine française, les Américains ont créé deux œuvres qu'ils soutiennent entièrement et qui sont d'une grande utilité : c'est d'abord une petite cantine de nuit qui est ouverte de 21 heures à 2 heures du matin. L'autre est le restaurant militaire des « Deux Drapeaux ». On y reçoit tous les soldats qui se présentent. L'intention des fondateurs est de leur offrir un bon repas à des prix extrêmement bas. Le plat le plus cher coûte neuf sous, les boissons dix à quinze centimes. Le menu varié permet de choisir, tout comme dans un restaurant des boulevards. Le service est entièrement fait par des dames et des jeunes filles. On y a servi 600 000 repas depuis l'inauguration, en avril 1917.

Dans la banlieue de Paris plusieurs autres cantines ou restaurants de ce genre ont été créés ou agrandis. Une jeune Américaine, miss Archibald, est à la tête de ce service.

La Croix-Rouge américaine s'occupe aussi des malades, des réfugiés des enfants. Elle a déjà dépensé un ou deux millions pour la campagne entreprise contre la tuberculose. Elle a aménagé plusieurs sanatoria pour les tuberculeux qui arrivent par centaines tous les jours à Évian. La Croix-Rouge les soigne dans un hôpital et dans des maisons de repos. Dans la région de Toul elle a établi un hôpital et un service de soins à domicile dans la campagne où manquent les médecins. Elle participe à la reconstruction des pays ravagés. Elle a partagé la zone dévastée en six régions où elle a un délégué et un poste de secours. Elle a même pris à sa charge une petite partie du département de la Somme qu'elle a l'intention de reconstruire et de remettre en culture.

Des bateaux entiers lui apportent d'Amérique le matériel et les approvisionnements. Elle a un service spécial de transports à travers la France : plusieurs centaines d'automobiles, de camionnettes, de camions, de voitures de toutes sortes, qui peuvent charger 2 154 tonnes de marchandises par jour.

Enfin, la Croix-Rouge américaine a inscrit, en tête de son programme qu'elle veut « aider en tout la France qui porte depuis trois ans le plus lourd poids de la guerre ». Et elle a donné à cette coopération le sens délicat et touchant d'une dette de reconnaissance en allant, aux premiers jours de son arrivée faire flotter le drapeau américain et déposer des fleurs sur la tombe de La Fayette.

Marc HÉLYS.

J'ai vu.

AUX CRITÉRIUMS MILITAIRES NATIONAUX

Au stade de Colombes, avant l'épreuve de la course, les engagés font un tour de piste. Au premier plan, à gauche : Carpentier et Géo André.



Les sauts d'obstacles par les soldats équipés.



Italiens et Français dans l'épreuve d'escrime à la baïonnette.

C'est le dimanche 7 juillet qu'a eu lieu, à Colombes, la journée finale des critères militaires nationaux. Ces épreuves, organisées par la commission militaire de l'U. S. F. S. A., étaient placées sous le haut patronage du ministère de la guerre. L'action de la journée, qui fut exceptionnellement brillante, fut la révélation de Carpentier comme coureur et sauteur. Les équipes d'Américains, Italiens, Belges, Portugais et Serbes participèrent aux critères qui avaient réuni les meilleurs champions français.

FORMALITÉS OU LES 17 OPÉRATIONS A EXECUTER
POUR RETIRER UN COLIS A LA DOUANE

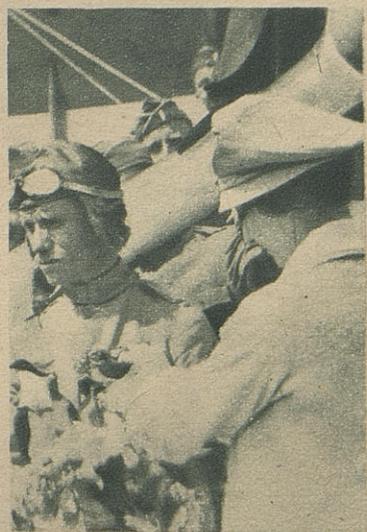


Ceci n'est pas un « bourrage de crâne » — une histoire inventée à plaisir par un humoriste déchainé, — dans l'espèce notre excellent collaborateur Depaquit. C'est l'illustration très authentique des formalités que dut remplir un excellent père de famille pour retirer un paquet envoyé de Londres à son petit garçon.

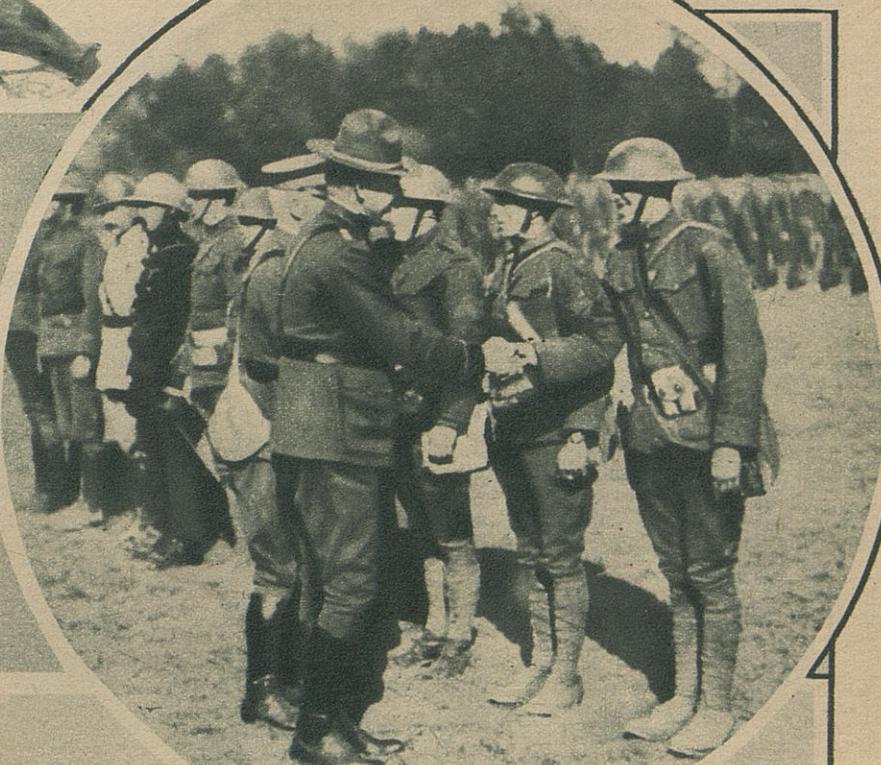
Toute la presse a narré l'aventure. Si l'on compte bien, pour avoir son colis, notre homme dut viser 7 feuilles, 8 registres et passer entre les mains de 16 employés. Ajoutons, pour être tout à fait documentaire, que cette importante opération dura quatre heures... Et nous sommes entrés dans la 5^e année de la guerre!

J'ai vu...
LES AMÉRICAINS DANS LA GRANDE BATAILLE

Téléphoniste en observation.



*Mrs Edith Normant
 fleurissant un aviateur.*



*Le général Menoher
 félicitant les soldats décorés de la croix de guerre.*



Vagues d'assaut avançant sous la protection des tanks.



Enfants acclamant des "Yanks" en route pour le front.

« Entre l'Aisne et la Marne, nos troupes ont remporté aujourd'hui de nouveaux succès. Avec un élan et une vigueur inlassables, elles ont de nouveau obligé l'ennemi à abandonner des positions âprement disputées. Au cours des combats livrés ces jours derniers, nos divisions ont capturé plus de six mille prisonniers, plus de cent canons, un grand nombre de mortiers de tranchées et des mitrailleuses. » Ce communiqué américain du 21 juillet en dit suffisamment sur le rôle considérable et même décisif des héroïques Sammies dans la seconde victoire de la Marne.



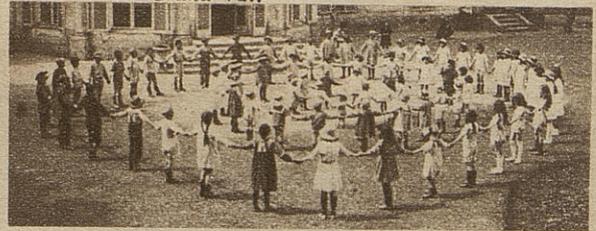
*Le général de L'Espée visitant
 les aviateurs américains.*

J'ai vu.

LES ORPHELINS AU CHATEAU DU GRAND-VAL



L'équipe des joueuses de croquet pendant une récréation au château du Grand-Val.



La famille Zon.



Madame Peltier, directrice, et Madame Lacôte distribuant le goûter.

Au château du Grand-Val, près de Sucy-en-Brie, sous de verts ombrages au bord de la Marne, deux cents petits réfugiés ont été envoyés par le Secours de Guerre qui ne pouvait les garder à l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. Presque tous ces petits sont des orphelins. Quatre d'entre eux ont une touchante histoire, ce sont les petits Zon, de Chauny. Le père tué, la mère morte, l'aînée Jeanne, une fillette de neuf ans, prit soin de son petit frère et de ses deux sœurs ; elle élevait la dernière au biberon depuis deux ans, lorsque nos soldats les délivrèrent.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratuite.
NERVODONAL, 57, Avenue de la République, Paris

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien
27 rue Matabiau, Toulouse

VIENT DE PARAÎTRE :

Maurice DEKOBRA

SAMMY

VOLONTAIRE
AMÉRICAIN



Illustré de 166 croquis
de l'Auteur

Couverture en couleurs
de
GUS BOFA

Un vol. in-16, net. ... 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS — 30, rue de Provence, 30 — PARIS



Vous achetez
de l'endurance

en acquérant les

Bandes molletières

"TOUSPORTS"

Fruit de l'expérience de quatre années de guerre,
légères, solides, extensibles; élégantes, car elles prennent
d'elles-mêmes la courbe de chaque mollet; munies
d'un système d'attache instantané et réglable, elles



soutiennent le jarret,
sans glisser, ni comprimer.

Vous les trouverez dans tous les magasins bien assortis, en toutes nuances
et tailles courantes, à partir de 9 fr. 90. A défaut, indiquez sur mandat-
carte adressé au fabricant L. J. CHOMIER, Saint-Étienne (Loire), la
teinte désirée et vous recevrez par retour franco la paire commandée.

HERNIE NOUVEAU BANDAGE
BREVETÉ S.G.D.G. PLUS de SOUS-CUISSE
de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue
Envol du Catalogue Franco — ESSAI GRATUIT — MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

ARTICLES POUR MILITAIRES
— Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc. —
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris

ASTHME
REMÈDE EFFICACE ESPIO
CHARENTAIS OU POUDES
Vos Pharm. — Signature J. ESPIO sur chaque algorithme

POUR CONSERVER
LES NUMÉROS DE

J'ai vu...

Demandez le
RELIEUR-CLASSEUR dit "ÉLECTRIQUE"
Franco : 3 fr. 75

VIENT DE PARAÎTRE :

LA GUERRE DES NUES

racontée par ses Morts

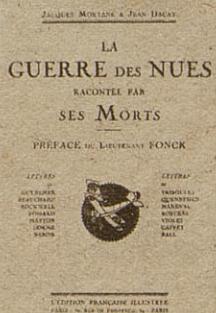
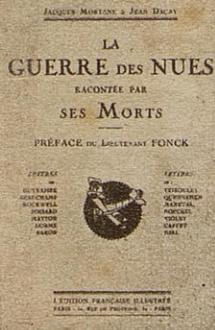
PAR

JACQUES MORTANÉ et JEAN DAÇAY

PRÉFACE DU LIEUTENANT FONCK

LETTRES DE

- | | |
|----------------------|-----------------------|
| Capitaine GUYNEMER | Sous-lieutenant DORME |
| — BALL | — QUENNEHEN |
| — DE BEAUCHAMP | Adjudant BARON |
| — MATTON | — VIOLET |
| — RÖCKEL | — TRIBOULET |
| — CAFFET | — POISARD |
| Sous-lieut. ROCKWELL | — MANEVAL |



Un volume in-16. net 4 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quinze Exemplaires sur papier hollandais numérotés de 1 à 15. — (Sept exemplaires, les numéros 1 à 7, n'ont pas été mis dans le commerce.)

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence. — PARIS

URODONAL

lave le rein,



réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates)

L'OPINION MÉDICALE :

Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne. D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur.

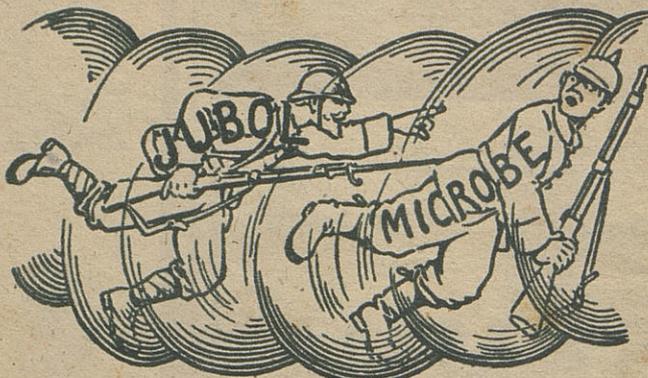
Dr BETTOUX,

de la Faculté de Médecine de Montpellier

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — Le flacon, franco 8 fr., les trois, franco 23 fr. 25.

JUBOL

nettoie l'intestin



De même que le poilu chasse les Boches des boyaux, de même JUBOL chasse les mauvais microbes de l'intestin

L'OPINION MÉDICALE :

Il suffit au malade d'avaler chaque soir, sans les croquer, de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente, que parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez les malades.

Prof. Paul GUARD,

Ancien professeur agrégé aux Ecoles de médecine navale, Ancien médecin des Hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

Globéol

et l'Anémie

Épuisement nerveux
Maladies des nerfs
Anémie cérébrale
Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Insomnies
Paralysies
Anémie



Tonique vivifiant,
abrège les
convalescences
augmente la
force de vivre

Reminéralise les
tissus. Nourrit le
muscle & le nerf.

COMMUNICATION
à l'Académie de Médecine
(du 7 juin 1910).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon franco : 7 fr. 20 ; les 3 flacons franco : 20 francs.

Sauvée de l'anémie par le GLOBÉOL

L'OPINION MÉDICALE :

Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints.

Dr DELSAUX, médecin sanitaire maritime.

Globéol

donne de la force



Pâles couleurs
Convalescence
Surmenage
Faiblesse
Débilité

Anémies
Tuberculeux
Neurasthéniques :

GLOBÉOLISEZ-VOUS

L'OPINION MÉDICALE :

Extrait total du sérum et des globules du sang, le Globéol est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints.

Dr DELSAUX,

Médecin sanitaire maritime.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon, franco 7 fr. 20 ; les 3 franco 20 francs.